This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

BCU - Lausanne

1094773296

Digitized by Google

Digitized by Google

MES CHEVEUX BLANCS

Digitized by Google

Genève. — Impr. Bonnant, rue Verdaine, 7.

Digitized by Google

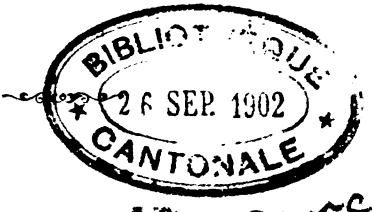
MES

CHEVEUX BLANCS

POÉSIES

PAR

J. [John] PETIT-SENN



M 1325c

GENÈVE
LIBRAIRIE JULLIEN FRÈRES
Bourg-de-Four, 32

1864

Cat. Jullien.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

« Je n'y retournerai plus, » dit le jeune enfant que sa mère corrige d'une faute, et c'est par les mêmes paroles et la même excuse que je commencerai la préface du dernier recueil de poésies que je fais peut-être aussi la faute d'offrir au public. Non, je n'y retournerai plus dans ce pays de douces illusions et de gaies chimères, dans ce paradis dont l'ange terrible de la réalité m'a banni et m'interdit l'entrée depuis longtemps ; aussi trouvera-t-on dans ce volume les traces de la mélancolie et des regrets qui n'assombrissent que trop les derniers jours de la vie de l'homme.

Cependant, et j'en rends grâces à la Providence, comme les lecteurs m'en sauront peut-être gré à

Digitized by Google

moi-même, j'ai cherché à revêtir de poésie quelques instants lucides, quelques éclaircies d'un rare soleil, où des idées plus joyeuses, des images moins sombres, sont venues illuminer et consoler mon déclin.

Filles de la retraite, nées dans un milieu de paix et de recueillement, ces productions auront peut-être pour unique mérite celui de contraster avec les agitations du temps présent et d'arracher à de sinistres prévisions de l'avenir ceux que distraira leur lecture.

Peut-être las des préoccupations d'une politique haineuse, moins soucieux d'accroître leur bien-être matériel, mes concitoyens auront-ils de la bienveillance à juger et quelque plaisir à lire le vieil auteur dont ils goûtèrent les premiers essais, et dont ils trouveront ici les derniers chants.

Me voici toutefois tel qu'ils m'ont connu ; je ne saurais ni me surfaire avec orgueil, ni m'amoindrir par modestie ; aussi, j'aime à croire que ces vers, accueillis avec faveur en France pour la plupart, trouveront dans ma patrie l'indulgence que ne leur refusa point l'étranger.

Oui, j'aime à penser que mes concitoyens apprécieront mes suprêmes efforts pour obtenir encore

Digitized by Google

leurs suffrages ; si l'âge m'a enlevé la gaîté qui fut sans doute mon titre le plus réel pour leur plaire, il me laissa du moins la sensibilité en m'apportant l'expérience amère de la vie, deux choses acquises trop chèrement pour qu'elles ne vaillent pas à leurs yeux une partie de ce qu'elles me coûtèrent.

Décembre 1863.

J. PETIT-SENN.

J'avais demandé à l'un de mes meilleurs amis de vouloir bien me faire une préface pour ce volume; je désirais me présenter au public sous l'égide d'un homme distingué, dont la plume élégante et facile aurait appelé et obtenu l'indulgence pour mes vers. Il avait accueilli ma demande avec sa complaisance accoutumée, mais comme je me défiais, non certes de sa bonne volonté à m'obliger, mais de la possibilité où il serait, vu ses nombreuses occupations, de remplir sa promesse, je composai moi-même l'avant-propos qu'on vient de lire, et déjà il était aux mains de l'imprimeur quand me parvint la lettre suivante, que je m'empresse de

Digitized by Google

placer en tête de mes poésies, certain que mes concitoyens auront autant de plaisir à la lire que j'en eus moi-même à la recevoir, et qu'elle accroîtra leur estime pour le talent de son auteur, comme elle a ajouté à mon amitié et à ma reconnaissance pour lui.

J. P.-S.

Digitized by Google

PRÉFACE

Mon cher Petit,

Je reçois votre manuscrit, que vous me priez de lire et de vous renvoyer avec une préface de ma façon. Y avez-vous bien pensé ? et ne voyez-vous pas qu'il y a mille raisons pour que je me refuse à une si flatteuse invitation.

Et d'abord, qu'est-ce que cette idée qui vous prend de me choisir pour présenter au public votre nouveau Recueil de vers, vos *Cheveux blancs,* comme vous l'intitulez ? Quelle plaisante imagination, d'aller prendre pour introducteur un homme inconnu dans les lettres et qui, en fait de titres littéraires, n'en a guère d'autres que le cas qu'il fait de votre talent, et le plaisir avec lequel il reçoit vos confi-

Digitized by Google

dences poétiques. Que diriez-vous de quelqu'un qui se ferait présenter par un inconnu ? Voulez-vous qu'après la présentation on vienne vous demander quel est votre introducteur ? D'un autre côté, avez-vous bien réfléchi à la position que vous faites à un ancien ami et à vous-même ? Ne voyez-vous pas que si je dis de vous tout le bien que j'en pense, l'on mettra mes éloges sur le compte de mon amitié plus encore que sur celui de votre mérite, et que si, d'autre part, quelques critiques se trouvaient au bout de ma plume, vous pourriez bien reprocher à l'ami ce que vous permettriez à peine au critique.

Mais j'en viens tout de suite à la grande et décisive raison. Eh mon Dieu ! mon cher ami, est-ce après cinquante ans d'une carrière littéraire aussi remplie que la vôtre, que vous avez besoin d'introducteur ou d'apologiste auprès du public ?

Est-ce lorsque vos vers et votre prose paraissent en France, dans je ne sais combien de recueils périodiques, lorsque vos *Bluettes et Boutades* y ont eu plusieurs éditions, lorsque votre nom vient naturellement s'y associer à celui de Tœpffer, que vous pouvez songer à vous réclamer d'autres suffrages que de ceux que vous avez obtenus du public ?

En avez-vous besoin, surtout auprès du public genevois ?

Digitized by Google

L'auteur du *Fantasque*, de *la Miliciade*, de je ne sais combien de contes, de chansons, d'épigrammes, d'écrits divers, tous marqués au coin de l'esprit, du naturel et de la gaîté, est-ce que cet auteur-là a besoin d'un introducteur auprès de nous?

Il s'est bel et bien introduit tout seul dans le cœur et la mémoire de ses concitoyens, de ceux d'entre eux qui aiment dans le moraliste la malice sans amertume, l'esprit sans recherche, l'observation sans pédanterie, et chez le poëte, l'inspiration franche, le trait juste et incisif, la verve abondante et facile, et le vers coulant de source.

Sans parler des ouvrages de longue haleine que vous avez marqués de l'empreinte durable de votre talent, avec quelle profusion ne l'avez-vous pas jeté dans mille pièces diverses inspirées par la circonstance! Il n'y a pas dans notre histoire contemporaine d'événement, d'incident ou d'épisode qui n'ait provoqué votre verve, et à propos desquels vous n'ayez traduit le sentiment public en prose sentie ou en vers bien frappés.

Avec quel généreux laisser-aller n'avez-vous pas mis votre verve au service de vos concitoyens et de vos amis! Combien, parmi eux, n'auraient pas laissé passer un repas de corps, une naissance,

Digitized by Google

un mariage sans vous demander le tribut de quelques couplets que vous trouviez aussitôt au bout de votre plume prodigue? Je crois même que plusieurs de vos amis vous ont fait promettre des vers pour leur enterrement s'ils vous devançaient dans la tombe, et que vous êtes assez disposé à les laisser passer et à leur tenir parole.

Ainsi donc, mon cher Petit, auprès du public genevois le poëte national ne veut d'autre introducteur que lui-même: vous dis-je, et c'est assez...

Cela dit : si vous voulez avoir mon sentiment sur votre nouveau Recueil, je vous dirai que j'y remarque une suite de pièces de bon aloi où je vous retrouve toujours le même, avec votre malice, votre verve et ce tour piquant que vous savez donner aux leçons du moraliste et à la pensée du philosophe. L'*Ostracisme littéraire, Mercure, Songe et Mensonge,* et bien d'autres, sont des pièces vives, frondeuses et bien tournées, où la peinture de nos vices et de nos travers se produit sous une forme aussi originale que littéraire. On y retrouve l'auteur de *la Miliciade,* du *Fantasque* et de vingt contes pleins de philosophie pratique, de grâce et de gaîté. Rien d'alambiqué, de cherché, de tendu ; pas de poésie humanitaire ; mais des vers naturels et colorés, dont

Digitized by Google

le mérite est surtout dans la franchise de l'inspiration, la vivacité du trait et le mordant de la pensée.

Mais à côté de ces pièces qui me rappellent vos beaux jours et les miens, j'en trouve d'autres d'un ton plus grave et d'un accent plus ému. On voit que le poëte railleur et l'observateur malin font place au sage qui, près de l'hiver de la vie, sent son cœur s'attrister et sa pensée se recueillir. Mais comme le sage est en même temps poëte, il se prend à chanter sur un mode plus élevé et les beaux jours évanouis, et les célestes espérances qui les remplacent.

Il y a dans ces pièces, d'un genre si opposé aux premières, le même trait distinctif de votre talent, la sincérité de l'inspiration. On y trouve une sensibilité vraie, des images justes et heureuses, des rapprochements touchants ou ingénieux; vous êtes poëte là comme ailleurs. Je pourrais citer notamment : *Les Vieux meubles, Le Livre, A un Rationaliste* et plusieurs autres pièces pleines de vérité et d'une douce poésie. Mais pour mon goût particulier, je préfère en général aux morceaux inspirés par la mélancolie ou le sentiment religieux, ceux où peuvent se déployer librement les qualités es-

Digitized by Google

sentielles de votre talent. La muse d'Andrieux et de Béranger est surtout la vôtre.

En somme, je crois qu'il y a eu de la coquetterie dans le choix du titre de votre Recueil ; vous avez voulu qu'on dît que la tête de l'auteur pouvait blanchir, mais que le poëte avait le privilége de ne pas vieillir.

Mais à propos de votre nouveau Recueil, pourquoi, comme je vous l'ai demandé bien souvent, ne pas faire une édition nouvelle de vos œuvres? Que de morceaux datant de loin mériteraient de voir ou de revoir le jour. Combien n'en trouvez-vous pas au fond de votre mémoire imperturbable, qui datent de vos jeunes années, et qui viennent surprendre vos auditeurs quand vous les exhumez des oubliettes du temps? Quel intérêt n'y aurait-il pas à faire un choix heureux dans tout ce qui est sorti de votre plume, à retrancher tout ce qui est faible *(quandoque bonus dormitat Homerus)*, pour ne conserver que ce qui doit durer après vous, ce qui ferait encore pour votre éditeur plusieurs volumes bien remplis? Que de jolies pièces dans *le Fantasque*, que de portraits vivants, que d'observations piquantes, que de traits plaisants pris dans nos mœurs, nos habitudes et nos tra-

Digitized by Google

vers ! Et *la Miliciade,* quelle charmante épigramme en quatre chants ! Il ne lui a manqué, pour avoir tout son retentissement, que de paraître à Paris et d'être à l'adresse de la garde nationale de cette capitale. Toute la France eût ri et applaudi, et se fût ressouvenue, en lisant *la Miliciade,* du *Lutrin* et de *Vert-Vert.*

Voilà, mon cher Petit, ce qu'il faut faire : vous amuser à revoir, classer, trier vos œuvres diverses; et si vous voulez encore que je vous serve un plat de ma façon, je ferai alors une vraie préface à vos œuvres, je vous peindrai en pied, et j'apprécierai votre talent dans son développement et dans ses rapports avec la nationalité genevoise ; car vous êtes le poëte le plus national que nous ayons eu. Non-seulement, vous vous êtes toujours inspiré des faits, des mœurs, des choses et des hommes de notre pays, mais votre esprit a gardé et a voulu garder le cachet genevois.

Vous êtes avec S. Cougnard le dernier représentant de cette période d'écrivains, de poëtes et de chansonniers, qui offraient le caractère parfait de notre esprit et de notre humeur nationale, des Gaudy, des Chaponnière, des Thomeguex, des Tavan, et bien d'autres. Vous leur avez survécu pour les dé-

Digitized by Google

passer et pour reproduire, avec plus de variété et de fécondité, ce type littéraire et ce côté original du vieil esprit genevois.

Vous avez de cet esprit les qualités saillantes : les aperçus justes et plaisants, le regard pénétrant, le sens droit, le tour original, la forme pittoresque ; mais vous seriez bien fâché de vous être séparé de tous ses défauts. Dominé par l'idée ou par l'image qui se présente à vous nette et prompte, vous vous préoccupez moins de l'élégance et de la correction de la forme. Habitué à trouver vite et à frapper juste, vous cédez à votre inépuisable facilité, et ne vous plaisez pas à remanier, au point de vue de l'art et du style, les lignes si vite écloses sous votre plume. C'est encore là un trait de notre goût national qui, dans les écrits comme dans les discours, brille plus par le fond et par le tour original et pittoresque, que par la recherche et la pureté de la forme.

Pour moi, pauvre profane, qui n'ai à mettre au service de l'art qu'un culte platonique, je serais quelquefois tenté de vous reprocher ce laisser-aller littéraire, et de vous surprendre en flagrant délit de lèse-esthétique ; mais à peine vais-je ouvrir la bouche pour *soutenir la prévention,* que je me sens

Digitized by Google

atteint par un de ces traits heureux qui vous sont familiers, et qu'au lieu d'un réquisitoire, je ne trouve sur mes lèvres que des bravos. N'est pas original et naturel qui veut, et vous l'êtes essentiellement.

Toutefois, pour rester dans mon rôle de critique, je prends la liberté de vous signaler dans votre nouveau Recueil quelques négligences de langage qu'il vous serait facile de faire disparaître. Il ne faut pas la moindre tache sur vos cheveux blancs. Cette belle couronne de l'âge doit laisser intacte celle du poëte. Il y a longtemps que vous portez celle-ci, je vous souhaite de porter l'autre aussi longtemps et aussi heureusement. Mais je m'aperçois que ma lettre s'est étendue et que j'ai presque fait une préface sans le vouloir. Toutefois, n'allez pas donner cette destination à cette amicale causerie, ce serait mettre un faux toupet sur vos cheveux blancs, et nous n'y gagnerions ni l'un ni l'autre.

Sur quoi *vale et gaude.*

D. G[illegible] 1864

Digitized by Google

Digitized by Google

REFLETS DE JEUNESSE

Non, je ne pleure point les amours du jeune âge,
Alors qu'à mon printemps je me prends à songer,
Ces doux plaisirs ailés, beaux oiseaux de passage,
Qui pour fuir loin de nous ont un vol si léger.
Non, non, ce ne sont point ces fougues insensées
Qui, de notre raison usurpant le pouvoir,
De philtres séducteurs enivrent nos pensées,
Et nous font chanceler au sentier du devoir.

Non : mais c'est la fraîcheur des sens de la jeunesse
Lorsqu'elle est éblouie aux feux de son matin,

Digitized by Google

Qu'elle a pour en jouir une exquise finesse,
Et qu'elle bénit Dieu de son naissant destin.
C'est son ravissement des beautés de la terre,
Qui la transporte aux pieds de son céleste Auteur;
C'est d'un bois, d'un ruisseau, d'un vallon solitaire
La voix mystérieuse et l'attrait enchanteur.
C'est un je ne sais quoi qui lui parle, l'attire,
L'attendrit, la pénètre et la force à pleurer
Quand rêveuse elle voit un gracieux sourire
Que la nature étale à qui sait l'adorer!

Ce sont des sens émus pour goûter toute chose;
C'est du monde pour eux l'aimable nouveauté,
La splendeur du soleil, le parfum de la rose,
Les fraîcheurs du printemps, les ciels purs de l'été;
C'est son âme adonnée aux vertus les plus douces,
Qui ne voit des mortels que le meilleur côté;
C'est son humeur candide, exempte de secousses,
Riche de confiance et de naïveté.
C'est à nos dogmes saints sa croyance ingénue;
C'est du doute cruel son jeune espoir vainqueur;

Digitized by Google

Sa prière à genoux qui jaillit vers la nue,
Emportant au Très-Haut les prémices d'un cœur.

Voilà, voilà les biens, ô mon Dieu, que je pleure,
Les biens que chaque jour mon âge me ravit,
Que je ne puis trouver, reclus en ma demeure,
Lorsque dans mon fauteuil la douleur m'asservit.
Des oiseaux printaniers aux voix mélodieuses,
Cachant leurs nids moussus dans les bois déjà verts,
L'air ne m'apporte plus les fanfares joyeuses,
Sonnant parmi des fleurs la fuite des hivers.
Mon pied n'est plus agile à gravir la colline;
Je ne saurais aller ni bien haut, ni bien loin,
Et mon œil qui s'éteint, dont la force décline,
N'est plus de la nature un fidèle témoin.

O mon Dieu! rends-les moi, les sens de ma jeunesse,
Qui savaient admirer l'œuvre de ta grandeur.
Pour en être touché, qu'en mon âme renaisse
La sensibilité, la pitié, la candeur!
Je voudrais rajeunir pour jouir de ta gloire;

Digitized by Google

Je voudrais contempler ces tableaux gracieux
Que je ne trouve plus qu'au fond de ma mémoire,
Et que l'âge obscurcit et dérobe à mes yeux :
Fais que ma gratitude à leur perte survive,
Que je te rende grâce avec autant de foi
Qu'aux jours de mon enfance, où ma bouche naïve
Balbutiait des mots qui montaient jusqu'à toi !

Digitized by Google

VIEILLIR

I

Vieillir, pour le mondain, c'est pleurer son jeune âge,
Rappeler le passé, redouter l'avenir,
S'enorgueillir des biens qu'il obtint en partage,
Qu'il voudrait tout ensemble accroître et retenir;

C'est craindre de songer lorsqu'il est solitaire
A ce monde invisible et sombre où nous allons;
Sans s'approcher du ciel, s'éloignant de la terre,
C'est pour aller à Dieu marcher à reculons;

C'est subir sa vieillesse à l'égal d'une honte,
C'est repousser le rôle où l'entraîne le temps,

Digitized by Google

Dans un frac de jeune homme emmaillotter Géronte,
Et de faux cheveux noirs masquer ses cheveux blancs;

C'est traîner tristement une existence aride,
Que ne fécondent point des sentiments pieux;
Dans les cercles brillants dont son âme est avide
C'est vouloir être jeune et sentir qu'il est vieux;

C'est voir par des maux seuls sa carrière suivie,
Pour abriter ses jours manquer d'un ciel serein,
Regarder les heureux avec un œil d'envie,
Et des plaisirs qu'ils ont composer son chagrin;

C'est gagner à tâtons le bout de sa carrière
Sans que la foi nous guide à son divin flambeau;
C'est passer en tremblant de son lit dans sa bière
Et de la nuit du doute à la nuit du tombeau.

II

Vieillir, pour le chrétien, c'est préparer son âme
A quitter la vallée où tombent tant de pleurs;

Digitized by Google

C'est dans son corps souffrant faire briller la flamme
De la foi ravivée au souffle des douleurs;

C'est peupler l'avenir d'espérances célestes,
En bannir les projets qui n'ont rien que d'humain,
Et de son existence abandonner les restes
A qui l'avait donnée et la tient dans sa main;

C'est faire un peu de bien pour le mal qu'il put faire,
Semer l'aumône ici pour moissonner au ciel;
C'est, en la consolant, verser à la misère
Dans sa coupe d'absinthe une goutte de miel;

Inspirer du respect à ce qui l'environne,
De son expérience éclairer ses amis,
Et dans ses cheveux blancs trouver une couronne,
Qui fait qu'en sa présence on est fier d'être admis.

Si quelque verve encor s'allume dans sa tête,
Éternel! il t'implore en vers mélodieux,
Son repentir porté sur l'aile du poëte
Monte ainsi qu'un encens et le précède aux cieux.

Digitized by Google

III

Sur l'océan des jours leurs nacelles cheminent;
Mais d'un œil différent ils regardent la mort,
Suivant les sentiments qui tous deux les dominent:
Pour l'un c'est le naufrage, et pour l'autre, le port.

ÉPITAPHE

D'UNE JEUNE FEMME

Vive, sensible, aimable, bonne,
Chère à tout ce qui l'entoura,
Elle ne fit pleurer personne,
Mais tout le monde la pleura.

Digitized by Google

MON TIROIR

Il est une place choisie
Dans un tiroir de mon bureau,
Où ma prose et ma poésie
En naissant trouvent leur berceau.

Tous deux débutent dans la vie
Comme de vrais enfants gâtés;
De la critique et de l'envie,
Dans ce nid ils sont abrités.

Digitized by Google

Mais sitôt que je les envoie
Dans les journaux et les recueils,
Sur cette périlleuse voie
Pour eux surgissent mille écueils.

Le public les toise, les brave;
Ils n'ont plus, pour être soufferts,
Les vins généreux de ma cave
Et les douceurs de mes desserts.

Ils sentent, loin de leur enfance,
Tout le prix de l'affection
D'un père qui, pour leur défense,
Se changeait en amphitryon.

Combien de pages bien-aimées
Sûres chez moi d'un tendre accueil,
Qui chez le libraire, imprimées,
N'auront qu'un dédaigneux coup d'œil!

Ceux qui craignent les vers, sans doute,

Digitized by Google

Pullulent aux bords du Léman;
Aussi pour les mettre en déroute
Mon tiroir est un talisman.

Ce nid que je choie et j'adore,
Sans peur, ils ne sauraient le voir;
Pour eux c'est la boîte à Pandore
Et tous les fléaux, moins l'espoir.

Lorsque vers lui ma main se porte,
Lorsque j'en saisis le bouton,
Je les vois courir à ma porte
Comme menacés d'un bâton.

Si chez moi le fâcheux s'oublie,
S'il met ma constance aux abois,
Par cette manœuvre polie
J'en fus délivré bien des fois.

Avec ses vers, jadis Orphée
Attirait les bêtes à lui;

Digitized by Google

Pour moi, je m'érige un trophée
Quand grâce aux miens elles ont fui.

Quel bonheur s'il vient un poëte
Indulgent aux vers du terroir!
J'ouvre à cet ami qui me fête
Mes bras, mon cœur et mon tiroir.

Digitized by Google

MES VIEUX MEUBLES

J'ai des meubles d'une autre époque,
D'un vieux goût, d'un lustre effacé;
Mais leur vue en mon âme évoque
De riants tableaux du passé.

C'est comme un reflet d'innocence
Qu'ils projettent sur mon déclin;
C'est la candeur de mon enfance
Qu'ils font briller dans le lointain.

Digitized by Google

A mon existence isolée
Ils rappellent un toit béni,
Et de ma famille envolée
Ils reconstruisent le vieux nid.

Ce sont quelques tasses de Sèvres
Aux contours purs et transparents;
Je pense, en y posant mes lèvres,
Embrasser tous mes vieux parents.

La pendule ornant leur demeure,
Cette compagne de leur sort,
Qui sur son timbre a sonné l'heure
De ma naissance et de leur mort.

Le joli bureau de ma tante,
Où souvent sa plume traça
Les mots d'une prose charmante
Que sa tendresse m'adressa.

Une glace simple et ternie

Digitized by Google

Qu'entoure un cadre de noyer,
Mais qui refléta l'harmonie
Régnant au paternel foyer.

Une grande table carrée,
Où je me prends à soupirer,
Car ma famille bien serrée
A peine un jour put l'entourer.

La Sainte Bible de ma mère,
Qui vit sa joie et ses soupirs,
Adoucissant sa peine amère
Ou sanctifiant ses désirs.

Ses lunettes que je révère,
Qu'elle appela toujours ses « yeux ».
Lorsque les miens sont sous leur verre
Au chemin du Ciel j'y vois mieux.

J'aime, à la fin de ma carrière
Où la souffrance eut tant de part,

Digitized by Google

Pour me reporter en arrière
Ces témoins d'un joyeux départ.

Oui, quand mon âme en ses jours sombres
Songe au bonheur que je perdis,
Elle se rattache aux décombres
De cet enfantin paradis !

ÉPIGRAMME

SUR UN GÉOMÈTRE

Les meilleurs vers ne prouvent rien,
A dit un savant, ton confrère :
Les tiens, pourtant, prouvent fort bien
Que tu ne sus jamais en faire.

Mon vieux, tous n'avez plus vos cheveux sur la tête
Devant un inconnu vous, le vers subit la dente
Du temps Observons sans reproche : « Bel Ame,
Si je n'ai rien dedans, vous n'avez rien dehors.

Digitized by Google

L'OIE

APOLOGUE

Des animaux je suis le premier, sur ma foi !
Disait une oie en gonflant son plumage ;
Je marche, je vole, je nage,
Et tous les éléments sont surmontés par moi.
— C'est bien à tort que tu te vantes,
Dit un rusé moineau, sur un ton goguenard ;
Ton vol est des plus lourds, ta marche est des plus lentes,
Et, pour nager, ton maître est le canard.
A quoi te sert ta triple voie

Digitized by Google

Pour avancer si peu, si mal,
Comme le plus gauche animal?
Dans l'air, dans l'eau, sur terre, hélas! tu n'es qu'une oie.

Ceci s'adresse à vous, écrivains de nos jours,
Qui sur mille sujets nous faites des discours
Dont toute logique est absente;
Suivez de ce moineau le conseil opportun :
Il vaut mieux raisonner sur un
Que déraisonner sur cinquante.

Digitized by Google

ÉPIGRAMME

SUR UN JOURNALISTE-PEINTRE

Pourquoi donc ce dédain, ce ton prétentieux,
Ces saluts protecteurs, cette superbe allure?
Si tu fais la terre et les cieux,
Mon ami, ce n'est qu'en peinture.

On condamne, en dépit de tes airs insultants,
Ta plume et ton pinceau, ta feuille et ton feuillage,
Et tu ne fais pas mieux la pluie et le beau temps
Dans le pays que dans le paysage.

Digitized by Google

LA PRIÈRE DANS LES TÉNÈBRES

Quand le sommeil a fui de ma couche nocturne,
Que l'ombre et le silence ont envahi les airs,
L'aile du temps emporte en son vol taciturne
Mon hommage et mes vœux au Roi de l'Univers.

Ma muette pensée a jailli vers la nue;
Elle monte et s'élève aux pieds de l'Éternel
Sans que ma bouche emploie une langue connue,
Qui rompe de la nuit le calme solennel.

Mon âme parle seule, et j'ignore la route
Qu'elle doit se frayer pour parvenir à Dieu;
Pourtant je suis certain que sa bonté m'écoute,
Quel que soit le moment et quel que soit le lieu.

Digitized by Google

O miracle d'amour, ineffable tendresse !
A travers mes remords un peu d'espoir me luit ;
Dieu même a soulevé leur fardeau qui m'oppresse ;
Il entend mon silence et me voit dans ma nuit.

Il semble qu'à mes vœux sa majesté réponde,
Qu'il accorde à mon âme indulgence et pardon,
Qu'il couronne mon front d'une paix qui l'inonde
Et daigne illuminer mon obscur abandon.

Oui, ma prière à Dieu, dans l'ombre ensevelie,
Que seule, ma pensée a versé dans son sein,
Au calme qui la suit, je la sens accueillie,
Et sur moi le sommeil redescend plus serein.

Digitized by Google

LA FLEUR SANS NOM

Pourquoi te blottir sous la mousse?
Fleur mignonne que j'entrevois
Dans ce lieu champêtre, où me pousse
L'amour du silence et des bois.

Serait-ce par coquetterie?
Et, dans ce réduit écarté,
De toute autre plante fleurie
Fuirais-tu la rivalité?

De ton nom, petite merveille,
Mon savoir n'est point curieux,

Digitized by Google

Peut-être est-il dur à l'oreille;
Ta vue est si douce à mes yeux!

La grâce dont tu fus pourvue
Me plaît mieux dans ce frais bosquet;
Elle échapperait à ma vue
Sous l'opulence d'un bouquet.

Le soleil jusqu'à toi se glisse,
T'effleurant d'un tiède baiser,
Illuminant sur ton calice
L'insecte qui vient s'y poser.

Ta couleur est d'un bleu si tendre,
Son éclat est si radieux,
Qu'à notre terre tu veux rendre
L'azur que tu reçois des cieux.

En ce lieu, seulette et cachée,
Exhalant ton parfum exquis,
Tu ne seras point arrachée
A cette mousse où tu naquis.

Digitized by Google

Ce n'est point pour être cueillie
Que la nature te forma,
Et si le monde ici t'oublie,
Mignonne, c'est qu'elle t'aima.

ÉPIGRAMME

Un fat artistement coiffé d'une perruque
Disait : A mes cheveux, moi, je ne tiens en rien.
— Parbleu, lui répondis-je, en découvrant sa nuque,
Si vous n'y tenez pas, ils vous le rendent bien !

Digitized by Google

LA MARGUERITE DE MARS

Voici déjà la marguerite
Qui, bravant les bises de mars,
Nous apparaît de toutes parts
Au sein du gazon qu'elle habite.
Mais, sur le sol aride et nu,
La fleurette qui se hasarde
Semble ouvrir un œil ingénu
Qui rase terre, et qui regarde
Si le beau printemps est venu.

Digitized by Google

A UN RATIONALISTE

Pourquoi donc t'efforcer de convaincre le monde
Que la Bible est un livre à proscrire en tout lieu?
Que croire en Jésus-Christ est une erreur profonde,
Et qu'il ne fut qu'un fourbe et non le fils de Dieu?

Pourquoi tous ces défis jetés à nos ministres
Que tu voudrais combattre armé de tes écrits?
Les palmes de la lutte, hélas! seraient sinistres
Si ta plume incrédule y remportait le prix.

Je ne suis point moi-même un redoutable athlète,
Digne par mon savoir de joûter avec toi;
Ma déroute serait sûre autant que complète,
Car pour te résister ma seule arme est ma foi.

Digitized by Google

Pourquoi me la ravir, et que mettre à sa place,
Entre le ciel et nous si tu romps ce lien?
Si tu refroidissais, en y jetant ta glace,
Mon amour pour Jésus et mon cœur de chrétien?

Que fera le vieillard si tu le déshérites
De sa religion qu'illumine l'espoir?
Si pour lui, de Jésus éteignant les mérites,
De sereines clartés tu le prives le soir?

En étouffant sa foi, ton triomphe barbare
A l'aveugle ôterait son chien et son bâton;
Ah! laisse-le plutôt, confiant, mais ignare,
S'égarer avec Pope et croire avec Newton.

Quoi! ce culte d'amour, sagesse surhumaine,
Ne saurait toutefois trouver grâce à tes yeux!
Contre tant de douceur pourquoi donc tant de haine?
Et pour le remplacer, dis-nous, quels sont tes dieux?

Serait-ce la Raison de Monsieur Robespierre

Digitized by Google

Qui dans un bon moment décréta l'Eternel ?
Soulève le boisseau qui voile ta lumière,
Et fais-en resplendir le rayon solennel.

Quelle gloire funeste en tes transports te flatte
D'anéantir celui qu'on implore au Saint Lieu ?
Tu veux, renchérissant sur l'orgueil d'Erostrate,
Non plus brûler l'autel, mais consumer le dieu.

Contre le christianisme apaise ta colère,
Sur quel point de ce globe as-tu vu ses forfaits ?
Quel bien n'a-t-il pas fait, et quel mal peut-il faire ?
Pourquoi le mettre en butte au venin de tes traits ?

Ah ! si tu ne crois pas, du moins laisse-nous croire ;
A saper notre foi pourquoi t'évertuer ?
Ce travail est impie, il flétrit ta mémoire ;
Cherche un moyen meilleur de la perpétuer.

Use de ton esprit comme de ta fortune,
Car tu fais de ton or un généreux emploi,

Digitized by Google

Et, contre le Sauveur abjurant ta rancune,
Comme un Samaritain tu suis sa douce loi.

Aussi, témoin du mal que ta raison peut faire,
C'est auprès de ton cœur que je viens réclamer;
Et sois sûr qu'en ce jour j'ai le désir sincère
Non de te vaincre, ami, mais de te désarmer.

Je vais prier pour toi; mon Sauveur me l'ordonne:
Dieu te conduise alors que tu veux t'égarer.
Si ta thèse est un crime, eh bien! qu'il te pardonne,
Et si c'est une erreur, qu'il daigne t'éclairer!

Digitized by Google

LE VIEILLARD A L'HIRONDELLE

Oiseau du bon Dieu, sur ma porte,
Au printemps trouvant tes vieux nids,
Voilà que l'automne t'emporte
Loin de mon seuil que tu bénis.

Comme toi mon âme, hirondelle,
Bientôt doit s'envoler ailleurs;
Et son aile à son Dieu fidèle
Aspire à des mondes meilleurs.

Si tu reviens à ma fenêtre

Digitized by Google

Babiller au soleil d'avril,
Sans m'y voir, tu diras peut-être :
Mais le vieillard, où donc est-il ?

Il aura touché le rivage
Où resplendit l'éternité,
Où notre soif a pour breuvage
La source de la vérité.

Où notre âme ignore la peine,
Le mal, le péché, le souci,
Ces anneaux brûlants de la chaîne
Qui l'accable en ce monde-ci.

Où la fleur dont il se décore,
Immuable et pur encensoir,
Ne s'ouvre point après l'aurore
Pour se fermer avant le soir.

Oui, si tu revois ma demeure
Au soleil d'un avril nouveau,

Digitized by Google

Pour une existence meilleure
J'aurai traversé mon tombeau.

Pars donc pour la rive étrangère;
Deux printemps vont combler nos vœux :
Le tien se flétrit sur la terre,
Le mien fleurit toujours aux cieux.

Digitized by Google

L'HIRONDELLE AU VIEILLARD

Je te retrouve à la fenêtre
D'où tu m'adressas tes adieux,
Et tous deux nous voyons renaître
Du printemps les jours radieux.

De la saison qui nous est chère
Je viens t'annoncer le retour,
Et, dans le nid que fit ma mère,
Je viens être mère à mon tour.

Sur ton mur ce nid qui s'appuie,
Pétri de ses pieds, de son bec,

Digitized by Google

Fut formé de gouttes de pluie,
De brins d'herbe et de limon sec.

L'Eternel, dit-on, est propice
A qui l'abrite sous son toit :
Sois donc heureux dans l'édifice
Qui le conserve et le reçoit.

Sur ta tête inclinée et blanche
Je verserai soir et matin
Mon allégresse, qui s'épanche
En flots de babil argentin.

Mes chants frapperont ton oreille
Avant qu'ait brillé le soleil,
Charmant les ennuis de ta veille
Ou souriant à ton réveil.

Des cieux tu me verras descendre,
De mon aile effleurant le sol,
Et dans un gracieux méandre
Je t'entourerai de mon vol.

Digitized by Google

Bon vieillard, sors de ta retraite,
L'air est tiède, les prés sont verts;
Viens te mêler à cette fête
Qui rajeunit tout l'univers.

Puisse le bonheur que j'éprouve
Dans cette riante saison,
Lorsqu'à ta porte je le trouve,
Entrer aussi dans ta maison.

Digitized by Google

SONGE, MENSONGE

Je voudrais bien savoir, quand je ne serai plus,
Si ma prose et mes vers seront goûtés et lus.
L'amour-propre dit oui, mais la raison proteste;
Car l'austère raison, qui veut qu'on soit modeste,
Déjà me montre au loin mon nom enseveli
Dans ce muet linceuil qui se nomme l'oubli.
Ayant dans mon cerveau roulé cette pensée,
Une scène à mes yeux en songe s'est tracée.
Voici donc, cette nuit, ce qu'elle m'a montré,
Et ce que mon oreille entendit proféré
Par un littérateur qui donnait, l'an *deux mille*,

Digitized by Google

Un cours très-fréquenté, dans notre hôtel de ville.
Il parlait longuement des auteurs genevois,
Et mon cœur a bondi lorsqu'élevant la voix
Il a dit : « J'ai trouvé dans ma bibliothèque,
» Ecrasés sous le poids d'un énorme Sénèque,
» Deux bouquins vermoulus : Œuvres de Petit-Senn.
» Avec un vrai plaisir j'en ai fait l'examen ;
» Enjoué moraliste, il me charme, m'enlève.
(Pardonnez, mes lecteurs, je parle comme un rêve)
» Il a du naturel, du mordant, de l'esprit,
» En prose, ainsi qu'en vers, j'aime ce qu'il écrit. »

Puis ouvrant un volume, et feuilletant mes Œuvres,
Il en lut des fragments qu'il traita de *chefs-d'œuvres ;*
Et je fus réveillé par les bravos constants,
Les battements de mains de tous les assistants.

Je m'habillai bien vite et fus à ma fenêtre,
En face du public, glorieux de paraître ;
Mais sous mon nez alors deux passants arrêtés
Prenaient à mon sujet d'étranges libertés :

Digitized by Google

« C'est ici, disait l'un, que Petit-Senn demeure ;
» Ses vers ne sont pas bons, sa prose est peu meilleure,
» Et je ne conçois point pourquoi dans maint journal
» On imprime les vers de cet original,
» Poëte rococo, classique rossinante ! »

Je tombai de deux mille en mil huit cent soixante,
Sans me croire plus sot, mais toujours plus certain
Qu'un beau songe la nuit est mensonge au matin.

Digitized by Google

BOUTADE CONTRE L'AUTOMNE

Automne, je t'en veux, et ces vers vont te dire
De ma rancune le pourquoi :
C'est qu'un été riant quand tu viens se retire,
Et que l'hiver court après toi.

C'est qu'autour de ton front volent catarrhes, rhumes,
Tombant sur des infortunés ;
C'est que tes froids brouillards, tes averses, tes brumes
Nous mettent l'engelure au nez.

C'est que sous tes cieux gris les fêtes mal venues
Portent comme un manteau de plomb ;

Digitized by Google

C'est que de noirs corbeaux remplacent dans les nues
Les hirondelles qui s'en vont.

Mais avant et surtout, c'est que chaque poëte
Nous dépeint tes tristes beautés ;
C'est qu'armé de ses chants il nous lance à la tête
Les prés et les bois dévastés.

C'est qu'il n'est pas alors d'herbe jaune et fanée
Qu'il n'assimile à son destin ;
C'est qu'il n'est pas de plante expirante, inclinée,
Qu'il ne pleure soir et matin.

C'est que les vents émus deviennent les emblêmes
De ce troubadour aux abois ;
C'est qu'ils gémissent plus dans ses plaintifs poëmes
Que dans les arbres de nos bois.

C'est que la feuille sèche ou jaunâtre ou rougie,
Que le vent porte dans les airs,
Se montre alors partout sous forme d'élégie
Tourbillonnante au sein des vers.

Digitized by Google

C'est qu'à tout ce qui meurt sa muse se compare
Dans des lieux communs rabattus;
C'est qu'avec complaisance alors elle se pare
De bois sec et de détritus.

C'est que de méchants vers ton règne nous sature,
Ils naissent alors que tu meurs;
Tu donnes le trépas à la froide nature
Et l'existence aux froids rimeurs.

Digitized by Google

LE LIVRE

Enfant, j'allais souvent visiter mon aïeule,
Belle vieille, opulente en attrayants récits ;
Dans un petit salon elle travaillait seule ;
Je crois m'y voir encore en face d'elle assis.

Elle me racontait d'incroyables merveilles ;
Mais la foi de l'enfant, qui peut la dérouter ?
J'ouvrais pour les ouïr ma bouche et mes oreilles ;
J'aimais trop à les croire alors pour en douter.

Quand elle avait fini son brillant répertoire,
Et que de son esprit sa langue était à bout :

Digitized by Google

« Je vais pour te la dire apprendre une autre histoire.
» A demain du nouveau, John ; aujourd'hui c'est tout. »

Alors je la quittais, faisant triste figure,
Regrettant la conteuse, et souvent pour la voir
Je collais ma prunelle au trou de la serrure,
Et la voyais sortant un livre d'un tiroir.

Or je m'imaginais que suivant sa promesse
Elle y cherchait un conte afin de m'égayer ;
Sur le volume ouvert elle posait sans cesse
Ses mains jointes ainsi qu'on le fait pour prier.

Quand sa figure sombre annonçait quelque peine,
Grâce à cette lecture elle s'éclaircissait ;
Elle redevenait souriante, sereine,
Et la paix de son cœur sur son front se lisait.

Un jour que j'étais seul au salon à l'attendre,
Je voulus contempler le livre précieux
Qui rendait son aspect si confiant, si tendre,
Qu'il semblait refléter le pur bonheur des cieux.

Digitized by Google

Je pris dans le tiroir ce talisman paisible,
Ce livre des chagrins et des maux triomphant.
Sur son premier feuillet je lus : *La Sainte Bible !*
Et je comprends vieillard ce que je vis enfant.

Digitized by Google

MERCURE

Si la croix de Jésus n'eût dissipé l'orgie
Où s'enivraient les dieux de la mythologie,
Et si l'Eternel seul ne régnait dans l'éther,
Mercure eût dès longtemps détrôné Jupiter.
De ses maîtres altiers la puissance abaissée
Aurait dû s'incliner devant son caducée ;
Celui qui protégeait l'astuce et le larron
Serait du monde entier devenu le patron.

Jupin a dû quitter le sommet de l'Olympe,
Les Grecs foulent son trône et le touriste y grimpe ;
Il ne tient plus la foudre, et le maître des dieux
De ses amours impurs ne souille plus les cieux.

Digitized by Google

Neptune est évincé de l'empire des ondes,
Un seul fil malgré lui réunit les deux mondes ;
Pour dompter de la mer l'orageux vertigo
La vapeur remplaça son fameux : *Quos Ego !*

Bacchus sert de prétexte aux ivrognes pour boire,
Ils perdent leur raison en l'honneur de sa gloire ;
Le sage le maudit, et je crois qu'en tout lieu
La femme de bon cœur donne au diable ce dieu.

Qui songe encore à Diane en regardant la lune ?
Pour l'amant, le voleur, elle n'est qu'importune,
Et le couple amoureux, baigné dans son rayon,
A peine à sa clarté rêve d'Endymion.

Que devient Apollon ? Ce mélodieux sire
Arrache pour se pendre une corde à sa lyre,
Car l'auteur qui subit son ascendant fatal
Galope au suicide ou trotte à l'hôpital :
Un écu non rogné « vaut seul un long poème. »
Aussi, chez nos rimeurs la famine est extrême ;

Digitized by Google

Ainsi que leur cerveau leur estomac est creux,
Et leur rime est toujours beaucoup plus riche qu'eux.

Aux exploits meurtriers on a mis une digue ;
La paix économise et la guerre prodigue ;
La gloire coûte cher, et sans beaucoup d'argent
Mars ne pourrait lever le moindre contingent :
Aussi de nos soldats la vaillance assoupie
A fait hausser les fonds et baisser la charpie.

Que deviendrait Hercule atteint par un boulet ?
Ses os seraient brisés comme ceux d'un poulet ;
Le petit pistolet qu'un enfant charge, amorce,
Peut tuer à vingt pas ce grand dieu de la force.

Grâce à l'or, notre siècle est le siècle de fer ;
Il fait bouillir sa soupe aux flammes de l'enfer ;
Il se rit de Pluton, et pour son âme avide
L'enfer le seul à craindre est une bourse vide.

Qui t'écoute, Minerve ? hélas ! nous te laissons ;

Digitized by Google

La prime et les reports remplacent tes leçons ;
Tu nous vois préférer, bien que tu nous en railles,
La cote de la bourse à ta cotte de mailles.

Pauvre Amour, te voilà par l'intérêt souillé
Portant des sacs d'écus et sous leur poids plié.
Ton carquois n'est farci que de billets de banque,
Visant l'œil non le cœur dont pas un ne le manque.
Le bandeau, de ses yeux dès longtemps arraché,
Les laisse grands ouverts aux clauses d'un marché.

Le mariage, hélas ! n'est qu'une bonne aubaine ;
Si l'on brigue une main il faut qu'elle soit pleine.
L'amour, ce doux état plein de trouble et d'espoir,
N'est plus qu'un temps perdu pour l'avide comptoir ;
Aussi tous les hymens se font au pas de course,
Et les brillants partis se cotent à la bourse.

O Mercure, jadis le plus prompt des valets,
Qui de Jupin épris transportais les poulets,
Qui servais son caprice et volais pour lui plaire

Digitized by Google

De notre terre aux cieux et des cieux à la terre!
Sans avoir comme toi des ailes aux talons,
Grâce aux chemins de fer vois comme nous allons
Pour atteindre aux faveurs dont ton espoir nous berce,
Pour voler à ton ordre, ô grand roi du commerce!

Du sort de tous les dieux le plus beau fut le tien,
Car pour toi, de nos jours, l'univers est païen :
Pour affermir ton règne il n'est rien qui te manque
Depuis que ton génie eut découvert la banque;
Son agio perfide est, par toi protégé,
De l'Olympe seul Dieu qui n'ait point délogé.
Tu souris aux fripons dont la foule insolente
Encadre dans ton or leur bassesse opulente,
Et tous se prosternant aux pieds de tes autels
Font du valet des dieux le maître des mortels.

Digitized by Google

LE VIEILLARD A PLAINDRE

Ah! ne plaignez point la vieillesse
Sensible encore, et dont le cœur
Au bien comme au mal s'intéresse,
Du froid égoïsme vainqueur.

Ah! ne plaignez point la vieillesse
A qui les ans ont apporté
L'indulgence avec la sagesse,
Sans rien prendre de sa gaîté;

Que la force a toujours suivie,
Où la douleur a peu d'accès,

Digitized by Google

Qui recueille au soir de sa vie
Les fruits d'un matin sans excès.

Mais plaignez le vieillard morose
A qui le rire est importun,
Qui sent l'épine de la rose,
Mais non sa grâce et son parfum.

Qui n'apporte au milieu des fêtes
Que ses regrets et ses soupirs,
Tout bas implorant les tempêtes
Pour troubler de jeunes plaisirs ;

Qui ne connaît plus la tendresse,
Dont le cœur sec reste endormi
Lorsque sa main rencontre et presse
La main d'un frère ou d'un ami ;

Qui des amours maudit l'engeance
Depuis qu'ils l'ont fui sans retour ;
Qui ne conçoit plus l'indulgence

Digitized by Google

Dont il eut besoin à son tour;

Qui, dans la campagne fleurie
Où tout est calme et radieux,
Ne sent pas son âme qui prie
Et s'élève au Maître des cieux;

Dont l'avarice répudie
L'aumône et ses divins attraits,
Et loin du pauvre qui mendie
Aime à guider ses pas distraits;

Lorsqu'aux récits d'actes sublimes
Il ne sent plus son cœur bondir;
Au sein de bravos unanimes
Quand il ne sait plus applaudir.

Plaignez-le, son destin l'emporte
Dans l'existence trop avant;
Plaignez-le bien, son âme est morte,
Son corps seul, hélas! est vivant.

Digitized by Google

Et lorsqu'il délaisse une terre
Qui n'a plus rien pour l'attendrir,
Il achève moins sa carrière
Qu'il ne cesse enfin de mourir.

Digitized by Google

LA FOI DE L'ENFANT

Sur la montagne au loin dominant l'étendue,
D'une imposante voix, de la foule entendue,
Jésus disait : « Aimez le mortel qui vous hait;
» Ne rendez que le bien pour le mal qu'on vous fait,
» Afin de ressembler à ce Monarque auguste
» Dont le soleil reluit sur le juste et l'injuste;
» Qui, favorable aux bons aussi bien qu'aux méchants,
» De tous deux par sa pluie aime à bénir les champs.
» Si quelqu'un se repent du chagrin qu'il vous donne,
» Il faut lui pardonner pour que Dieu vous pardonne;
» A censurer autrui ne soyez pas légers,
» Ne jugez pas afin de n'être point jugés. »

Digitized by Google

Et les Juifs écoutaient cette morale austère
Qu'un envoyé du ciel annonçait à la terre.
Tout à coup des enfants accourant empressés
Des auditeurs du Christ se virent repoussés;
Mais lui, les rappelant et prenant leur défense :
« Laissez venir à moi cette candide enfance;
» Son cœur simple et naïf, fait pour me recevoir,
» Ne m'opposera point l'orgueil d'un vain savoir.
» Qu'aucun de ces petits à mon aspect ne tremble;
» Le Royaume des cieux est à qui leur ressemble. »

Et la foule laissa jusqu'à lui parvenir
Ces enfants que sa main s'empressa de bénir.

Oh! que cette parole adorable, sensée,
A servi bien souvent de texte à ma pensée!
Que de fois je me dis : C'est au cœur de l'enfant
Que l'espoir du chrétien du doute est triomphant.
Plus rapproché du ciel dont il vient de descendre,
Cet ange sans souillure est fait pour te comprendre,
Jésus, de ta parole il ne saurait douter;

Digitized by Google

Elle est claire, elle est simple, il aime à l'écouter,
Et la religion n'est point une science
Qui de dogmes obscurs trouble sa conscience.
D'un accent plein de charme il dit : « Je crois en Dieu. »
De nos profonds docteurs son crédo lui tient lieu.
Pour lui tout est clarté, jamais le moindre schisme
Ne le fit chanceler loin de son catéchisme ;
Il marche, et l'innocence en lui donnant la main
Sous ses pas qu'elle guide aplanit le chemin ;
Il ne voit point d'abîme et d'écueil sur sa route,
La candeur de son âme en écarte le doute ;
Il s'agenouille et prie ; aussi voilà pourquoi
Jésus a dit : « Laissez l'enfant venir à moi ! »

Digitized by Google

LA FOI DU VIEILLARD

Quand la vie épuisée approche de son terme,
Le corps meurt pièce à pièce et ne fait que changer;
Lorsque pour l'engloutir la tombe se referme,
Il n'abandonne aux vers que des os à ronger.

Mais le corps n'est pas seul à subir les outrages
De ce temps qui nous mine; en détruisant nos goûts,
Sur les sens du vieillard il étend ses ravages,
Et tous l'un après l'autre expirent sous ses coups.

Notre parole alors échappe à son oreille,
Pour percevoir les sons elle lui fait défaut,

Digitized by Google

Mais à la voix de Dieu son âme qui s'éveille
Obéit aux accents qui lui viennent d'en-haut.

Pour ses yeux affaiblis les objets sont plus sombres;
Éclairé par la lampe il ne lit plus le soir,
Mais au chemin du ciel il marche sans encombres,
L'espérance le guide et la foi le fait voir.

Son pied ne foule plus les monts et la vallée,
Il ne saurait aller ni bien haut ni bien loin,
Mais de ses pas plus lourds se rit son âme ailée,
Qui pour voler à Dieu n'en eut jamais besoin.

Belles fleurs du printemps dans nos jardins écloses,
Il n'aspire que peu votre fraîche senteur;
Mais s'il est moins flatté du doux parfum des roses,
Il s'élève avec lui vers leur céleste auteur.

Sans que son œil le voie et que sa main le touche,
Mieux que Thomas il croit à Christ ressuscité,
Et privé de ses sens il lui reste la bouche
Pour dire : O mon Sauveur ton sang m'a racheté !

Digitized by Google

Console-toi, vieillard, chaque sens qui s'altère
Vient t'annoncer la fin de ta captivité,
Et pareil au ballon dont le lest tombe à terre,
Comme lui, dans les cieux, tu vas être emporté.

Digitized by Google

LE MONDE

POÈME EN QUATRE CHANTS

TERRE, SOLEIL, LUNE, CIEL

Premier chant

LA TERRE

Les savants disent à merci
Que la terre est sempiternelle ;
Morbleu ! si vieille elle est ainsi,
Jeune elle dut être bien belle.

Qu'ils sont lestes ses mouvements !
Dans sa marche quelle vitesse !

Digitized by Google

En dépit de ses six mille ans
Elle valse et tourne sans cesse.

Du temps, défiant le pouvoir,
Chaque jour nous la montre encore
Plus belle avec les feux du soir,
Plus fraîche au retour de l'aurore.

Quand l'hiver sous son voile épais
Lui jette une lueur blafarde,
Son teint n'en devient que plus frais,
Et l'on dirait qu'elle se farde.

Sur ses traits par le froid pâlis
Le printemps accourt et se pose,
A son sein prodiguant les lis,
Sur sa joue entr'ouvrant la rose.

Des feux par l'automne assoupis
Le soleil dore sa couronne,
Et d'une auréole d'épis
L'été la pare et l'environne.

Digitized by Google

Dans les lacs, limpide miroir,
Sa vive image se reflète ;
Elle prend plaisir à s'y voir,
Comme une prude à sa toilette.

Elle a bien quelque obésité,
Mais à qui rirait de son ventre
On peut répondre en vérité
Que tout en sort et tout y rentre.

Elle a ses poches pleines d'or,
De topazes et d'émeraudes,
Puis dans son sein l'on trouve encor
Pour nos malades des eaux chaudes.

Si ses volcans lancent du feu,
Si son tremblement nous emporte,
Il faut la supporter un peu,
Car enfin elle nous supporte.

De la terre, injustes railleurs,

Digitized by Google

Qui la critiquez à toute heure,
Vous-mêmes devenez meilleurs,
Elle aussi deviendra meilleure.

Puis, en la voyant tous les ans
De fleurs et de feuilles couverte,
Convenez, Messieurs les plaisants,
Qu'au moins sa vieillesse est bien verte.

Digitized by Google

Deuxième chant

LE SOLEIL

Loin des clartés de l'Évangile,
Certes, mon âme eût préféré
Aux dieux d'or, d'airain ou d'argile
Le soleil qu'elle eût adoré.

Alors qu'aux cieux le jour commence,
Le monde entier lui tend les bras;
Il préside en son rôle immense
Au destin de tout ici-bas.

Digitized by Google

Sublime, éblouissant mystère
De celui qu'on prie à genoux,
S'il n'est pas le Roi de la terre,
C'est son emblême parmi nous.

Des feux incessants qu'il lui darde
Le mortel se sent inonder,
Sans que lui-même se hasarde
D'un œil fixe à le regarder.

Il remplit radieux, superbe,
De son éclat le monde entier,
Brillant sur le moindre brin d'herbe,
Ainsi qu'au front du cèdre altier.

La félicité qui se pose
En tous lieux où nous le voyons,
C'est sa présence qui la cause,
Elle s'engendre à ses rayons.

Quand son œil de feu les regarde,

Digitized by Google

Il trouve la joie au grenier,
L'allégresse dans la mansarde,
L'espoir au cœur du prisonnier.

Rien ne l'attire ou ne l'arrête;
On le voit, où que nous allions,
Resplendir sur l'habit de fête
Comme sur de pauvres haillons.

En vain l'hiver sur la nature
Étend son manteau de frimas,
Beau soleil! à ta clarté pure
On rêve de plus doux climats.

Sur le seuil de chaque chaumière
Viennent s'asseoir les indigents,
Et le foyer de ta lumière
Devient celui des pauvres gens.

Dans la demeure la plus sombre
Où végète l'adversité,

Digitized by Google

Tes filets d'or glissant dans l'ombre
Lancent des éclairs de gaîté.

Où qu'il resplendisse, où qu'il tombe,
Ton rayon réjouit les yeux;
C'est le rameau de la colombe,
Un message enflammé des cieux.

Dieu ! c'est l'éclat qui t'environne,
Ton flambeau qui luit devant moi,
Et sa lueur qui me couronne
Réchauffe et ranime ma foi.

Digitized by Google

Troisième chant

LA LUNE

Ma tête en sa fougue insensée
Dont tout active les ressorts
Roule aujourd'hui cette pensée :
La lune est un singulier corps ! ! !

Un corps opaque, un satellite
De notre planète ici-bas,
Dont la fidélité d'élite
Ne nous lâche jamais d'un pas.

Digitized by Google

Quand la nuit dans l'ombre nous plonge,
Par ses capricieux reflets,
Des mille formes du mensonge
La lune masque les objets.

Reine de la caricature,
Elle n'éclaire qu'en trompant ;
Toute chose se dénature
A la lueur qu'elle répand.

Elle fait un diable d'un ange,
Un château d'un humble chalet,
D'une pomme verte une orange,
Un navire d'un batelet.

Un rocher devient un fantôme,
Un mouton un monstre effrayant,
Et l'on voit couleur de biscôme
Le minois le plus attrayant.

La haute dame a la faiblesse

Digitized by Google

De faire voir au monde entier
Sa resplendissante noblesse
Dont chaque soir brille un quartier.

Les malins ont fait de son disque,
Parure des rois d'Orient,
Un emblême de ce que risque
Le garçon en se mariant.

Sur l'humeur de tous elle influe,
Elle excite ou calme les fous,
Et donne parfois la berlue
A plus d'un sage parmi nous.

Nous rencontrons le lunatique
Où que ce soit que nous allions,
Arts, poésie et politique
En offrent des échantillons.

Supprimez les vers à la lune
Dans les poëtes de nos jours,

Digitized by Google

Et deux pages n'en feront qu'une
Dans leurs recueils devenus courts.

Son nom ne quitte pas leur bouche,
Ils la chantent sur tous les airs;
Elle qui dans les cieux se couche
Ne se couche plus dans leurs vers.

Qui sait si ma muse insensée,
Dont tout motive les accords,
Ne lui doit point cette pensée :
« La lune est un singulier corps ! »

Digitized by Google

Quatrième chant

LE CIEL

Quand notre front est ceint d'une blanche couronne,
Quand la neige des ans argente nos cheveux,
Nous prenons en dégoût ce qui nous environne,
Et vers le Ciel tournons nos vœux.

Du flambeau de la foi la clarté nous dirige
Et nous montre là-haut ce qu'on cherche ici-bas,
Un consolant espoir pour ce qui nous afflige,
Une palme après nos combats.

Digitized by Google

Tout nous manque à la fois sur notre pauvre monde,
Rien n'y comble le vide où nous traîne l'ennui ;
La vieillesse est aride et Dieu seul la féconde,
Réfugiée auprès de lui.

L'amour, l'ambition, la fortune, la gloire,
Sur nos cœurs, tour à tour, ont émoussé leurs traits ;
A leurs charmes fardés comment pourrions-nous croire?
Nous les avons vus de trop près.

Puis le ciel est si beau lorsqu'à l'œil se découvre
L'éblouissant azur de son immensité ;
Il semble au malheureux un abri qui s'entr'ouvre,
Où l'attend la félicité.

Le ciel, c'est l'infini ; là sans doute vous êtes,
Doux amis que la mort dérobe à nos ennuis ;
Au sein d'astres brillants vous planez sur nos têtes
Dans le calme étoilé des nuits.

Le ciel ! c'est l'oasis où l'âme se dirige,

Digitized by Google

Quand délaissant nos corps elle fuit le néant,
Route qui mène à Dieu, vierge de tout vestige
Comme l'azur de l'océan.

Combien de fois, couché dans un lieu solitaire,
Je contemplai longtemps d'un œil fixe et rêveur
Le ciel, route sans borne où délaissant la terre
Jadis s'éleva le Sauveur!

Mais au dernier des jours il en doit redescendre
Pour juger devant lui l'univers assemblé.
Cette parole est grave; heureux qui peut l'entendre
Sans que son cœur en soit troublé!

Digitized by Google

SOUVENIR D'UNE MÈRE

Le bonheur des humains comme l'ombre procède,
Souvenir il les suit, espoir il les précède :
Ce radieux passé dont l'œil est ébloui,
On le regrette mieux que l'on n'en a joui.
D'un beau jour écoulé la mémoire s'empare,
De son prisme attrayant l'enveloppe, le pare,
Nous le montre plus pur lorsqu'il fuit loin de nous,
Et les plaisirs passés sont toujours les plus doux.

La mort de nos amis ajoute à leur mérite,
D'un surcroît d'intérêt pour nous leur tombe hérite ;
On ne s'en souvient plus que par leurs bons côtés,
Et l'on sent tout leur prix quand ils nous sont ôtés.

Digitized by Google

Mais parmi les portraits de cette galerie
Rayonne et resplendit notre mère chérie,
Qui toujours souriante à nos yeux vient s'offrir,
Que d'un voile d'oubli le temps ne peut couvrir,
Dont l'œil ne cherche encor sa terrestre demeure
Que pour y découvrir un enfant qui la pleure,
Pour souffrir de ses maux, jouir de son bonheur,
Et le voir s'avancer au sentier de l'honneur.
Comme en un cadre saint dans notre âme se trouve
Celle dont le regard nous blâme ou nous approuve,
Suivant que du devoir écoutant les leçons
Nous en suivons la route ou bien la délaissons.

Quand sur nos bords fleuris, l'été, je me promène,
A ce doux souvenir tout me pousse et me mène.
L'arbre dont la feuillée ombrage le chemin
Entre le ciel et moi me semble être sa main;
La nuit, le cri plaintif de l'oiseau de passage,
Tombé du haut des airs, me paraît son message;
La marguerite éclose au milieu du pré vert
Est son œil maternel sur moi sans cesse ouvert;

Digitized by Google

Par un souffle léger les roses balancées
Sur l'aile des parfums m'apportent ses pensées,
Et je vois quand le vent courbe les peupliers
Dans leurs balancements ses adieux familiers.

Tout dans cette nature à mon sort s'intéresse
Et du cœur de ma mère exprime la tendresse ;
Dans les cieux, dans les champs, sur les eaux, dans les bois,
Tout revêt son amour et parle avec sa voix.

Digitized by Google

ÉPITRE A MES JAMBES

Combien on fit de dithyrambes
Pour de vrais faquins, pour des sots,
Lorsqu'en l'honneur de ses deux jambes
Nul poëte n'a dit deux mots.

Et cependant quels vrais services
A tous ne rendent-elles pas?
Sans leurs vertus locomotrices
Qui de nous ferait un seul pas?

Vraiment la muse fut ingrate
Pour les jambes que Dieu nous fit.

Digitized by Google

Faut-il donc être cul-de-jatte
Pour qu'on en sente le profit?

Seul Horace a dit dans ses iambes
Qu'au sein d'un combat meurtrier
Il dut son salut à ses jambes
Et jeta loin son bouclier.

On dit qu'un brave à sa patrie
Dans les champs d'honneur doit son bras,
Mais sa jambe.., je vous en prie,
Pourquoi ne la devrait-il pas?

Après ces combats fratricides
Que les rois se livrent entre eux
On compte sur douze invalides
Quatre manchots et huit boiteux.

Mes jambes sont comme une marge
Où le temps n'écrivit que peu;
Je prendrai même un pas de charge
S'il ne faut point aller au feu.

Digitized by Google

Bien qu'à la fin de ma carrière,
Lorsque je trotte dans les champs,
Celui qui me voit par derrière
Me croit plus jeune de vingt ans.

O mes jambes, soyez bénies
Pour l'appui que vous me prêtez!
Malgré mes travers, mes manies,
Vous du moins..., vous me supportez.

C'est grâce à vous que je succombe
Sans que de marcher je sois las,
Et que cheminant vers ma tombe
J'y vais encor d'un fort bon pas.

Digitized by Google

LE DIABLE ERMITE

Quand un mortel honteux des erreurs de sa vie,
Rougissant des péchés qui l'avaient avili,
Quitte en pleurant la route, hélas! longtemps suivie,
Et retourne à son Dieu, vertueux, mais vieilli,

Ceux qui ne veulent point imiter son exemple,
Qui prétendent mourir ainsi qu'ils ont vécu,
Disent, pour l'enchaîner à la porte du temple,
Dans les liens du mal qu'il a trop tard vaincu.

« De sa conversion il n'a point le mérite;
» Fuyant des voluptés dont il lui faut sortir,

Digitized by Google

» Le remords de son âme est un leurre hypocrite,
» Un regret du passé plutôt qu'un repentir.

» Il renonce aux plaisirs que lui défend son âge,
» Il renverse une coupe où ne reste plus rien :
» Après l'avoir vidée il maudit son breuvage ;
» Impuissant pour le mal il feint d'aimer le bien. »

Et le monde accueillant ces mots pleins de malice
Te jette son dédain, pauvre vieillard contrit ;
De tes accusateurs il se fait le complice,
Et du nom d'imposteur sans pitié te flétrit.

« Quand le diable fût vieux il devint un ermite. »
Ce proverbe offensant te poursuit en tout lieu :
Le plaisant te bafoue et le cagot t'évite ;
Contre ces insulteurs que te reste-t-il? — Dieu.

Dieu ! marche donc sans crainte en ta meilleure voie,
Fort de ta conscience et sous l'œil de Celui
Dont l'auguste équité jamais ne se fourvoie,
Et qui de ta conduite est le céleste appui.

Digitized by Google

Marche dans le sentier où lui-même te guide,
Que de ton repentir le pauvre ait les profits,
Qu'à ton déclin béni ta charité préside,
Et fais un peu de bien pour le mal que tu fis.

Et Jésus, dont tu veux écouter la parole,
Enverra l'infortune errer sur ton chemin,
Auprès de sa détresse il te dira ton rôle,
Consolant par ta bouche et donnant par ta main.

Quand tu fuis les méchants, tu ne saurais leur plaire :
De leurs haineux propos sois moins blessé que fier,
Car ils voudraient cacher dans leur lâche colère
Tes vertus d'aujourd'hui sous tes vices d'hier.

Ta conduite nouvelle est pour eux un reproche
Lorsqu'ils veulent en vain t'enlacer dans leurs jeux.
Gloire à qui sait les fuir, honte à qui les approche ;
C'est marcher vers le bien que de s'éloigner d'eux.

Ils ne pardonnent point à qui fut le transfuge
Du vice dégradant qui les tient asservis ;

Digitized by Google

Au sein de leur grand nombre ils trouvent un refuge,
Et voudraient retenir ceux qui leur sont ravis.

Si de ta bonne foi le monde se défie,
S'il croit, te poursuivant de son doute railleur,
Que ton âme en secret aux péchés sacrifie,
Sois le même pour tous, pour Dieu seul sois meilleur.

ÉPIGRAMME

SUR UN BARBIER RIMAILLEUR

Le Parnasse, frater, n'est point dans ta boutique;
Ecorchant le français bien plus que ta pratique,
En vain à chansonner tu trouves des appas,
Ton rasoir a le fil que ta plume n'a pas,
Et des hommes de goût qui lisent tes ouvrages
Tu peux avoir le poil, mais non point les suffrages.

Digitized by Google

LE BONNET DE NUIT

Casque, diadême, couronne,
Je fuis ce qui vous environne,
Les périls, les flatteurs, le bruit ;
Mais ma verve s'allume et flambe,
Brûlant de faire un dithyrambe
En l'honneur du bonnet de nuit.

Se peut-il vraiment que la tête,
Par un oubli fort malhonnête,
Jusqu'ici ne l'ait pas chanté !
Puisqu'il la coiffe, la caresse,
La réchauffe, la tient, la presse,
L'enveloppant de tout côté.

Digitized by Google

Qu'il soit de riche ou simple étoffe,
Il rend un mortel philosophe,
L'orgueil, sous lui, meurt étouffé :
Humble, modeste, il ne fait naître
Aucun vain désir de paraître,
Jamais le fat n'en fut coiffé.

Sur le front de tous il s'abaisse
Durant la nuit, et ne nous laisse
Qu'alors que le jour a brillé ;
Donnant un air de bonhomie
A la face encore endormie
Du mortel à peine éveillé.

On le sait, le plus méchant homme
S'améliore en faisant un somme ;
S'il dort, il devient bon enfant.
Jamais de l'humaine malice
Le bonnet de nuit n'est complice ;
Il en est plutôt triomphant.

Il est bénévole, placide,

Digitized by Google

Aux calmes pensers il préside,
Il comprime tout fol excès;
Il apaise, adoucit, modère;
Mais quand il chasse la colère
Aux amours il laisse un accès.

De nos nuits compagnon fidèle,
Bien qu'il soit fait sur le modèle
D'un lugubre et sombre éteignoir,
Il est loin d'éteindre la flamme
De l'époux auprès de sa femme,
Et l'invite à la faire voir.

Au projet qui nous semble louche
Si nous rêvons sur notre couche
Quand loin de nous fuit le sommeil,
C'est le bonnet de nuit qui couve
Les bons expédients qu'on trouve
Dans la nuit qui porte conseil.

Notre bonnet de nuit proclame

Digitized by Google

Paix du corps et rêves de l'âme,
Repos qui vient, peine qui fuit.
Aussi le monde entier proteste
Contre un dicton que je déteste :
« Triste comme un bonnet de nuit. »

Quand la fin du jour est venue,
Que le travail discontinue,
Que partout a cessé le bruit,
Ainsi qu'à l'œuvre terminée,
Le point final de la journée
Est vraiment le bonnet de nuit.

Digitized by Google

LES HIRONDELLES ET LES ÉCOLIERS

Sur la cime du toit qui couvre notre école
Les hirondelles vont jaser chaque matin,
Le couronnant ainsi d'une gaie auréole
D'oiseaux vifs, sémillants, au caquet argentin.

A nos âpres hivers par l'automne enlevées
Elles vont, préludant à leur départ certain,
Préparer sagement leurs récentes couvées
Aux fatigues qu'entraîne un voyage lointain.

Des jeunes écoliers ces images fidèles
Disparaîtront bientôt et quitteront ces lieux ;
Dans vingt pays divers fuiront les hirondelles,
Ainsi que ces enfants iront sous d'autres cieux.

Digitized by Google

De la jeune transfuge à l'humeur passagère
Avec le frais printemps nous verrons le retour;
Elle doit, arrivant de la rive étrangère,
Au nid qui la vit naître être mère à son tour.

Mais plus d'un exilé de l'école champêtre
Loin d'elle achèvera peut-être son destin,
Pleurant le beau pays où Dieu lui donna l'être
Et l'abri fortuné de son riant matin.

L'hirondelle obéit : l'Eternel qui la mène
Fixe de son exil et le terme et le lieu;
Mais le guide orgueilleux nommé raison humaine
Ne vaut pas cet instinct donné par le bon Dieu.

Eternel, aux enfants ainsi qu'à l'hirondelle
Donne, s'ils vont au loin chercher des cieux plus doux,
Cet instinct merveilleux à qui l'oiseau fidèle
Doit de trouver ailleurs les biens qu'il eut chez nous.

Digitized by Google

LES DEUX NUITS

Oh ! qui me les rendra ces nuits où l'on sommeille,
Où l'heure de l'école en sursaut nous réveille,
Où se couchant le soir les yeux clos à demi
On se trouve au matin comme on s'est endormi,
Où l'on voit en rêvant l'image fortunée
Des plaisirs que nous doit prodiguer la journée ;
Où l'on s'endort bercé dans le calme des soirs
Par de gais souvenirs ou de riants espoirs,
Où dans l'air emporté sur de magiques ailes
On vole et plane en songe avec les hirondelles ;
Où notre œil n'aperçoit ouvert comme fermé
Qu'un bonheur bien réel ou qu'un beau rêve aimé !

Digitized by Google

Hélas ! pour un vieillard à l'humeur triste et noire
Les songes sortent peu par la porte d'ivoire ;
Sous de lourds cauchemars quand son somme a fléchi,
Il aime à s'éveiller pour en être affranchi.
Ses heures de la nuit par l'angoisse obsédées
Se traînent lentement dans de sombres idées ;
Il voudrait tout ensemble et craint de s'endormir ;
Sur sa longue insomnie il ne peut que gémir.
Il réfléchit aux maux dont la mort nous délivre,
Il suppute les jours qui lui restent à vivre ;
Il s'effraie en songeant à ses nombreux péchés,
Qui jamais devant lui ne furent moins cachés.
Il songe à l'avenir, formidable mystère !
Car pour lui l'avenir n'est plus sur cette terre.
Au delà de sa tombe il voudrait déchirer
Le funèbre rideau que nul n'a pu tirer.
Sa main s'ouvre, se crispe et tord dans son angoisse
De son lit de douleurs le traversin qu'il froisse.
Il soupire après l'aube, et trempé de sueur
Attend de son retour la première lueur ;
Mais l'aurore est pour lui paresseuse à paraître ;

Digitized by Google

Il ne l'aperçoit pas blanchissant sa fenêtre.
Alors, rétrogradant à son âge enfantin,
Il évoque tous ceux qui virent son matin,
Dormant ensevelis dans une nuit profonde,
Que ne termine plus le soleil de ce monde :
Il compte ses parents que la mort réclama,
Soutiens de son enfance et que son cœur aima.
A lui, dont ils ont vu la folâtre jeunesse,
Leur amour qui survit peut-être s'intéresse,
A lui qui les pleura, quand s'envolant ailleurs
Leur âme fut l'attendre en des mondes meilleurs ;
Et peut-être là-haut planant sur sa demeure
Ils descendent des cieux, ils viennent à cette heure
Où leur image aimée apparaît dans sa nuit,
Quand le souci le ronge et que le sommeil fuit.
Ces figures de morts que dans l'ombre il voit poindre
Avant bien peu de jours lui-même il doit les joindre.
Il élève à son Dieu sa pensée et ses mains,
Il implore l'appui du Maître des humains :

. . . . . .

Aux pieds de l'Eternel sa prière s'envole

Digitized by Google

Sans que sa bouche en dise une seule parole.
Murmurée en son âme elle n'a pas besoin
Par la voix d'un mortel d'être portée au loin ;
Sur l'aile de l'amour elle fend l'étendue,
Bien souvent exaucée et toujours entendue,
Car Dieu connaît les vœux, de nos cœurs élancés,
Qu'aucun organe humain jamais n'a prononcés.

Mais un vieillard n'a plus les nuits de quiétude
Dont, enfant, il jouit avec ingratitude.
Oui, de cet âge heureux dédaignant les trésors :
« Je voudrais être grand ! » osait-il dire alors.
Ah ! si Dieu lui rendait, touché de son supplice,
De ces jours fortunés l'ineffable délice,
Connaissant les douleurs dont le vieillard pâtit,
Il dirait bien plutôt : Je veux rester petit !

Digitized by Google

LA PERCE-NEIGE

Lorsque la terre aux flancs arides
Dans l'hiver étale ses rides
Et frissonne au souffle de mars,
Voici déjà la perce-neige
Qu'un rayon de soleil protége,
Du gel défiant les hasards !
Sous sa feuille elle éclôt cachée,
Et là, modestement penchée,
Des mortels fuyant les dédains,
Cette pâle fleur printanière
Nous semble en s'ouvrant la première
L'hirondelle de nos jardins.

Digitized by Google

LES NOMS DE BAPTÊME

Lorsqu'ils baptisent leurs enfants,
De bons parents ont pour système
De choisir des noms triomphants,
Tout imprégnés d'un doux emblême.

Ces noms couronnent leur matin
D'une ravissante euphonie ;
Mais bien rarement le destin
Avec eux est en harmonie.

C'est *Chéri*, de tous abhorré,
Blanche que couvre une peau bistre,
C'est un malheureux *Honoré*,
Que chacun traite comme un cuistre.

Digitized by Google

Achille est ami de la paix,
Pacifique, un foudre de guerre,
Esprit, un garçon fort épais;
Agnès, hélas! ne l'est plus guère.

Une *Lucrèce* au nom latin
Toujours tendre, jamais tigresse,
Et qui traite son Collatin
Autrement que ne fit Lucrèce.

C'est une *Bonne* au cœur méchant,
Un fluet qui s'appelle *Hercule,*
Puis une *Aurore* en plein couchant,
Qui n'avance pas, mais recule.

Ange est un démon incarné;
Rien de plus maussade qu'*Aimable,*
Et je sais plus d'un *Dieudonné*
Que tout le monde donne au diable.

Digitized by Google

UN PORTRAIT A REFAIRE

Pourquoi donc te peindre si laide,
Sur tes os n'ayant point d'habit?
O mort! infaillible remède
A tous les maux que l'on subit.

Devrais-tu porter l'épouvante
Au cœur d'un fidèle chrétien,
Lorsque des repos qu'on nous vante
Aucun n'est plus grand que le tien;

Alors qu'en face, à droite, à gauche,
Nos jours amers sont pleins de fiel,
Ton bras libérateur nous fauche,
Pâles épis, mûrs pour le ciel;

Digitized by Google

Quand ta nuit au talent propice
Le fait briller comme un flambeau,
Et qu'avec toi vient la justice,
De lauriers verdir son tombeau ;

Lorsque tu fais que l'on oublie
Nos défauts ainsi que nos torts,
Que par toi notre ombre embellie
Semble plus pure que nos corps.

Ah ! si j'avais une palette,
Si j'étais un peintre savant,
Comme je ferais ta toilette
Moins lugubre que ci-devant !

Tu serais une noble femme,
Au port rempli de majesté,
Dont l'aspect donnerait à l'âme
Confiance et serénité.

De riches vêtements couverte,

Digitized by Google

Je ne t'en ferais point de noir,
Mais ta tunique serait verte,
Emblême d'un céleste espoir.

Sur ton front je mettrais des roses,
Leur reflet te colorerait,
Et ta bouche aux lèvres mi-closes
Avec calme nous sourirait.

Et pour raffermir qui succombe
A tes appels mystérieux,
Ta main montrerait une tombe,
Ton regard tourné vers les cieux !

Digitized by Google

LES JOURNAUX

Qu'un journal serait monotone
Sans des accidents, des malheurs !
Il convient qu'il émeuve, étonne,
Qu'il y coule du sang, des pleurs
Une tranquillité profonde
Le rend insipide et banal.
Si tout allait bien dans le monde,
Ah ! les journaux iraient bien mal.

La Suisse est heureuse, tranquille,
Les affaires y vont au mieux ;
Aucun accident dans la ville,
La récolte sourit aux yeux ;
Tout prospère, fleurit, abonde ;

Digitized by Google

Que dire en cet état normal?
Si tout allait bien dans le monde,
Ah! les journaux iraient bien mal.

Qu'un journal soit veuf d'incendies,
D'émeutes, de sanglants conflits,
De vols, de sombres tragédies,
De scandales ou de délits,
Sur un œuf il faudra qu'il tombe
Pour nous offrir quelque régal.
Si tout allait bien dans le monde,
Ah! les journaux iraient bien mal.

Mais viennent des brigands, des guerres,
Des ouragans, le choléra,
Quelques batailles meurtrières,
Le journal s'en engraissera.
Dans ce qui brûle, tue, inonde,
Il trouve un aliment fatal.
Si tout allait bien dans le monde,
Ah! les journaux iraient bien mal.

Digitized by Google

Pour renverser des gens, des choses,
Les journaux font toujours effort,
Ils seront avocats sans causes
Du jour où nous serons d'accord.
S'il n'est rien qu'il combatte ou fronde,
Hélas ! à quoi sert un journal?
Si tout allait bien dans le monde,
Ah ! les journaux iraient bien mal.

Mais écoutez le journaliste :
Il est pur des moindres méfaits ;
Lui-même, avec feu, fait la liste
De ses innombrables bienfaits.
Mais en dépit de sa faconde
Je redis mon refrain final :
Si tout allait bien dans le monde,
Ah ! les journaux iraient bien mal.

Digitized by Google

MES CAMARADES D'ENFANCE

O mes anciens amis, j'aime à vous accueillir;
Ainsi que les bons vins vous gagnez à vieillir.
Chacun de vous m'apporte une image lointaine
Des beaux jours qu'oubliait ma mémoire incertaine;
Je trouve à votre aspect mes vestiges tracés
Sur de riants chemins ensemble traversés.
Alors de mon passé le tableau se complète;
Chacun d'une couleur enrichit ma palette
Pour peindre avec amour cet âge d'or si doux
De ma jeunesse folle écoulée avec vous.

Digitized by Google

Sous des cieux plus cléments mon souvenir s'envole,
Je revois le collége et retrouve l'école;
Je m'égaie aux rayons de ce brillant matin,
Où mille jeux divers formaient notre butin,
Lorsqu'on passe en chantant dans sa course prospère
D'un plaisir qui finit au plaisir qu'on espère,
Quand le sombre chagrin ne saurait qu'effleurer
L'enfant qui trouve à peine un instant pour pleurer.

Des outrages des ans empreints sur ma figure
Avec vous, vieux amis, je ressens moins l'injure;
De mes cheveux blanchis, des rides de mon front,
De la goutte qui vient, de mes dents qui s'en vont
Je prends mieux mon parti, quand je vois que la Parque
Du bout de sa quenouille ainsi que moi vous marque,
Et que nous descendons plus ou moins impotents
Sur le même radeau le grand fleuve du temps.
Par nos jeux et nos maux doublement sympathiques,
Nous avons mêmes goûts et mêmes sciatiques,
Mêmes infirmités, et nous nous demandons
« Comment va tout cela » quand nous nous abordons.

Digitized by Google

Puis, des choses du jour nous discourons ensemble.
Près d'un ormeau touffu dont l'ombre nous rassemble,
Tous assis sur un banc, notre canne à la main,
Du Russe et du Français nous traçons le chemin;
Nous traînons au grand jour leur sombre politique,
Prédisant des malheurs d'un accent prophétique,
Et creusant sur le sol pour l'effroi des passants
De sinistres carrés et des ronds menaçants.

Parfois, nous arrachant aux soucis de la terre,
De nos destins futurs nous sondons le mystère;
Quelque pieux ami mêle à notre entretien
Des propos consolants sur la fin du chrétien.
Il nous dit quel supplice attend la destinée
Aux angoisses du doute en mourant condamnée,
Comme la coupe humaine au fond a moins de fiel
Pour celui qui la vide en regardant le ciel,
Et combien du vieillard l'espoir et la prière
Abritent saintement l'expirante carrière.

O mes vieux compagnons, à vos accents chéris

Digitized by Google

Ces mots religieux ajoutent un grand prix ;
Ils endorment les maux que le Seigneur m'envoie,
Ils entourent mon cœur d'espérance et de joie,
Et je sens s'augmenter dans votre doux milieu
Mon amitié pour vous et mon amour pour Dieu.
Mais votre nombre, hélas ! tous les ans diminue,
De mes chers souvenirs dépeuplant l'avenue ;
Tous les ans je survis plus seul, plus délaissé
De ceux auprès de qui je trouvai mon passé,
De ceux dont l'existence à mes destins liée
M'en rappelait sans cesse une phase oubliée.

Avant de terminer, je vous fais un aveu
Que vous doit ma franchise et qui me coûte un peu :
Au sein de mes défauts il en est un sans doute
Qu'en arrivant chez moi chacun de vous redoute,
C'est l'habitude innée, aucun disent « travers »
De lire à tout venant et ma prose et mes vers ;
Las ! il n'est que trop vrai, du produit de mes veilles,
Mes excellents amis, j'ai bourré vos oreilles.
Aujourd'hui, toutefois, vous devez m'excuser

Digitized by Google

Si je vous lis ceci pensant vous amuser.
Daignez donc m'écouter, ce sera mon salaire;
Bien mieux que mon esprit mon sujet doit vous plaire,
Car c'est vous que je chante, et c'est vous dire assez
Qu'il faut subir des vers qui vous sont adressés.

ÉPIGRAMME

SUR UN GROS ORGUEILLEUX

Il ne mange rien, sur ma foi,
Et son embonpoint est extrême;
Son orgueil ainsi que lui-même
S'engraisse on ne sait pas de quoi.

Digitized by Google

CHALEUR ET MOUCHES

1863

Où donc se cacher, où se mettre,
Quand sur nous le ciel crie haro !
Lorsque plane le thermomètre
A trente au-dessus de zéro !

Dans un air torride on suffoque ;
Si l'homme était un œuf, pour sûr
Il ne serait point à la coque,
Il serait bel et bien cuit dur.

A nul travail il ne se livre,
Il laisse, il abandonne tout ;

Digitized by Google

Chacun se contente de vivre ;
Et, ma foi, c'est déjà beaucoup.

On espère être plus à l'aise
Quand le soleil brûlant nous fuit,
Mais le lit se change en fournaise,
D'où l'on se lève à moitié cuit.

Si les fruits de toute nature
Ne mûrissent pas cet été,
Ils y mettront, la chose est sûre,
De la mauvaise volonté.

Les méchants dont la terre abonde
Echapperont à Lucifer ;
Ils seront rôtis dans ce monde
Sans qu'il soit besoin de l'enfer.

O nature, sois attendrie,
Sauve les bons de ce péril,
Et ne les mets plus, je t'en prie,
Comme des harengs sur le gril.

Digitized by Google

Puis viennent des mouches maudites
Dans le réduit le plus secret
Comme écouter ce que vous dites
Et regarder ce qui s'y fait.

Dans son impudence sans terme
L'une veut entrer dans mes yeux,
Puis arpente mon épiderme
A pas pressés et curieux.

Je veux l'atteindre, elle se joue
De coups qui tombent sous ma peau,
Et de vingt soufflets sur la joue
En vain je me fais le cadeau.

Alors que ma verve s'allume
Pour lui dire en vers mon mépris,
La voilà qui court sur ma plume
Pour voir ce que d'elle j'écris.

Puis à mes lettres qu'elle touche

Digitized by Google

Prenant de l'encre en son chemin,
Elle ajoute des pieds de mouche
A ceux que gribouille ma main.

Et l'infâme aux mœurs scélérates,
S'applaudissant de ses larcins,
Semble dire en frottant ses pattes :
« Pour moi, je m'en lave les mains. »

Un proverbe me semble louche,
Son sens aujourd'hui m'est caché :
Comment l'homme *qui prend la mouche*
Peut-il être un homme fâché ?

Digitized by Google

ACTIONS DE GRACES D'UN FLANEUR

Destin, je te bénis, car je n'ai rien à faire,
Rien du tout, absolument rien.
Il n'est pas aujourd'hui sur le double hémisphère
De sort plus heureux que le mien.

Je me lève fort tard alors que je me lève;
Sur un banc je vais me caser
Près du port, et bientôt je trouve sur la grève
Un oisif avec qui causer.

Je place mon menton au sommet de ma canne,
Puis je m'occupe à regarder

Digitized by Google

Un enfant qui s'amuse, un chien que l'on chicane,
Un bateau qui vient d'aborder,

Un papillon qui vole, un nuage qui passe,
Le bleu du lac, l'azur des cieux,
D'un vapeur qui s'enfuit la bouillonnante trace,
Tout ce qui vient frapper mes yeux.

O ma belle Genève, ô ma noble patrie!
J'adore tes quais et tes ports,
Pourquoi donc voyager, lorsque ma flânerie
Se trouve si bien sur tes bords?

J'arpente lentement tes belles promenades,
Tes frais et verdoyants vallons,
J'entre au café, je bois du rhum, des limonades,
Puis je fais trois repas fort longs.

Je vais à Plainpalais si le temps est superbe,
Son ombrage est selon mes vœux;
Je m'étends sur un banc ou me couche sur l'herbe;
Là je fume un cigarre ou deux.

Digitized by Google

Je regarde passer les gens qui se promènent,
Plongé dans un moelleux repos,
Et les ombres du soir lentement me ramènent,
Car je m'arrête à tout propos.

Je rentre enfin lassé de ma longue tournée,
Puis je dors un temps infini.
Ainsi passent les jours, ainsi passe l'année;
Sois béni, destin, sois béni!

Digitized by Google

AUBE ET DÉCLIN

Quand je rêve parfois à ma lointaine enfance,
Contre d'amers regrets mon âme est sans défense ;
Dans l'ombre du passé je vois poindre et briller
Ce beau printemps que rien ne me fit oublier.

L'amour, l'ambition, la fortune, la gloire,
De souvenirs moins doux peuplent notre mémoire
Que cette époque heureuse où le cœur innocent
Aux lèvres de l'enfance envoie un pur accent ;
Où le moment qui fuit est le seul où l'on pense,
Où de prévoir les maux notre esprit se dispense,
Où d'un plaisir rapide et trop vite envolé
Par un plaisir nouveau le cœur est consolé.

Mais ce qui rend surtout l'enfance fortunée,
C'est à voir tout en beau sa candeur obstinée :

Digitized by Google

L'enfant n'a point l'esprit soupçonneux et railleur,
Tout lui paraît plus pur, tout lui semble meilleur.
Son inexpérience à qui rit toute chose
Ote au serpent son dard, son épine à la rose ;
Il croit toujours parfaits les guides bien-aimés
Par qui ses premiers pas sont conduits et charmés.

Mais quand l'âge est venu, que nos genoux fléchissent,
Sous la neige des ans quand nos cheveux blanchissent,
Que sur aucun plaisir on ne marche appuyé,
Que l'on ennuie, autant que l'on est ennuyé,
Alors, sur nos déclins l'expérience amère
Jette en les éclairant une horrible lumière :
A ses pâles rayons l'illusion s'enfuit,
De son prisme attrayant le charme se détruit ;
On voit autour de soi, dépouillé de prestiges,
Ce monde où nous n'aurons bientôt plus de vestiges,
Où par aucun espoir le cœur n'est rajeuni,
Où la nuit tombe avant que le jour soit fini.

Hélas ! chacun oublie et dans l'ombre délaisse

Digitized by Google

Le vieillard souffreteux qui s'éteint et qui baisse;
Car son humeur chagrine et son modeste seuil
N'ont rien pour captiver ou l'esprit ou l'orgueil.
De nos ambitions il a fui la mêlée,
Des intérêts mondains son âme est isolée,
Etranger aux projets qu'on forme autour de lui,
Il ne saurait en être ou l'obstacle ou l'appui.

Oh! comme il aime alors, remontant sa carrière,
Jeter complaisamment ses regards en arrière,
Dans son bel âge d'or si vite traversé
Promener sa mémoire et vivre en son passé!
Il s'y trouve entouré d'un cercle de tendresse,
Son aïeul lui sourit, sa mère le caresse;
Amour sans intérêt, attachement certain,
Qu'il cherche à son couchant, qu'il eut à son matin.

Oui, lorsque des humains nous connaissons l'engeance,
De notre âge enfantin nous perdons l'indulgence;
L'esprit plus éclairé, le cœur plus attentif,
En observant les faits découvrent leur motif;

Digitized by Google

Parfois le plus brillant perd en cette occurrence
Son prestige trompeur et sa fausse apparence.
Alors on est sévère et l'on se trouve enclin
A condamner tous ceux que voit notre déclin.

L'enfant est plus heureux, et sans doute il doit l'être,
Puisqu'il voit les humains tels qu'ils veulent paraître,
Admirant leur surface, insoucieux du fond ;
Mais le vieillard, hélas ! les juge ce qu'ils sont.

Qu'il imite Jésus, qu'il suive les Apôtres ;
Qu'il s'oublie et qu'il sache, en s'occupant des autres,
Consoler l'infortune, accueillir l'indigent,
Prodiguer à tous deux son âme et son argent.
Si dans son horizon la terre a moins de place,
Grâce à sa piété que le ciel la remplace,
Et qu'il compense ainsi dans son cœur satisfait
Le bonheur qu'il n'a plus par le bonheur qu'il fait.

Digitized by Google

VIEUX A VIEILLE

A MA FEMME

Voici le froid, ma vieille amie,
Qui sur nous a fondu soudain,
Voici l'hiver dans le jardin,
Voici l'hiver de notre vie.
Plus de faux biens que l'on envie,
Notre œil les voit avec dédain.
Dans notre existence éphémère
Si la vieillesse a mis du fiel,
Ma bonne, en cette coupe amère
Jadis il fut pour nous du miel.

Digitized by Google

N'est-il pas dans notre tendresse,
Dans les souvenirs du passé
Un tableau qui sourit sans cesse,
Qui nous console, nous caresse,
Que le temps n'a point effacé?
Lorsque de nos jeunes années
Les jours plus purs et plus sereins
Avaient des heures fortunées
Qui coulaient gaîment couronnées
De plaisirs exempts de chagrins.

Résignons-nous, notre esprit baisse;
Supportons nos petits travers;
Tenons-nous lieu de l'univers
Si dans nos vieux jours il nous laisse.

Dieu de nos maux a pris pitié,
Il nous les fait souffrir ensemble;
Il permit que notre amitié
Qui les allége de moitié
Soutînt celui de nous qui tremble.

Digitized by Google

En marchant unis au tombeau
Nos déclins ont moins d'amertume,
Et si notre sort se consume,
Si l'amour n'a plus son flambeau,
Celui de la foi se rallume,
Qui nous montre un destin plus beau.

VERS ÉCRITS SUR L'ALBUM

D'UNE JEUNE FEMME

Des belles aujourd'hui je ne suis plus les traces,
Je serais ridicule en tombant à leurs pieds ;
Mais si je ne vais pas loin dans leurs bonnes grâces,
Je suis, grâce aux albums, fort bien dans leurs papiers.

Digitized by Google

A MARGUERITE

ENFANT DE TROIS ANS

Vive et gentille Marguerite,
Dont la marraine est une fleur,
Tu tiens, quoique tu sois petite,
Une grande place en mon cœur.

Sur mes ennuis semant la joie,
De mes maux suspendant le cours,
Tu mets des fils d'or et de soie
Au sombre tissu de mes jours.

Frais bouton devenu fleurette,
Déjà dans les prés du vallon
Tu vas cueillir la pâquerette,
Qui te donna son joli nom.

Digitized by Google

Déjà je vois ta raison poindre,
Et dans ce moment selennel
Tes petites mains vont se joindre
Pour ta prière à l'Eternel.

Et ce bon Père qui t'écoute,
A ta candeur donnant la main,
De tes pas écarte le doute
Et te guide dans ton chemin.

Que de tes jeunes destinées
Le temps n'altère point la loi,
Et qu'il ajoute à tes années
Sans rien retrancher à ta foi.

De ton innocence éphémère
Si l'amour doit être vainqueur,
Ecoute la voix de ta mère
Même avant celle de ton cœur.

Ne sois jamais, ô Marguerite,

Digitized by Google

Orgueilleuse de ton savoir ;
Plus une vierge a de mérite,
Moins elle est fière d'en avoir.

Mais ton nom est de bon augure,
Tes devoirs te seront sacrés,
Et tu resteras fraîche et pure
Comme ta marraine des prés.

Lorsque tu seras parvenue
A l'âge où maintenant je suis,
Songe à ton enfance ingénue,
Qui souriait à mes ennuis.

Et puisses-tu trouver toi-même,
Glacée à l'hiver de tes ans,
Une innocente enfant qui t'aime
Et te réchauffe à son printemps.

Digitized by Google

VISITE AU TOIT PATERNEL

Voici donc l'asile champêtre
Où mon berceau fut abrité;
Voici le toit qui me vit naître
Par mon innocence abrité.

Ici descendit ma jeune âme
Dans le chaste sein maternel;
Etincelle qui devint flamme
Pour remonter à l'Eternel!

Du monde entier voici l'enceinte
A mon cœur qui parle le mieux;
Mais ici ma famille éteinte
Plus que partout manque à mes yeux.

Digitized by Google

Il me semble que chaque branche
De ces marronniers verdoyants
Sur ma tête rêveuse épanche
Mille souvenirs attrayants.

Mon âme s'indigne et s'étonne
D'y voir autant d'indifférents :
Où donc es-tu ? ma vieille bonne ;
Où donc êtes-vous ? mes parents.

Quoi ! dans ce lieu pas une trace
De l'intérêt qu'on eut pour moi !
Pas même un ami qui m'embrasse !
Personne qui me dise « toi ! »

Personne qui me reconnaisse,
Plus de chien, de joie aboyant ;
Plus de figure aimée où naisse
Un franc sourire en me voyant.

Et sans doute le nouveau maître

Digitized by Google

Qu'ici le destin appela
A dit en m'y voyant paraître :
« Cet étranger, que fait-il là ? »

Hélas ! tout m'attriste, me navre,
Dans l'asile où j'ai tant joui ;
Il me semble le froid cadavre
De mon bonheur évanoui.

Adieu donc, ma vieille demeure,
Rappelant ce que j'ai perdu,
Du passé, qu'en ton sein je pleure,
Le théâtre seul m'est rendu.

Digitized by Google

LE VIEUX BANC

Il est un banc dans ma commune
Sous les branches d'un gros tilleul,
Cher à plus d'un, comme à plus d'une,
Où le soir on n'est jamais seul.

Sur lui, comme sur une banque,
Le campagnard, le cou tendu,
Calcule si rien ne lui manque
Du prix du légume vendu.

J'y vis discuter mon grand-père
Avec les vieux des environs,
Dont la canne en fouillant la terre
Entre leurs pieds faisait des ronds.

Digitized by Google

La laitière y pose sa seille,
Le messager, son lourd fardeau.
Là, de deux cœurs charmant la veille,
L'amour prend l'ombre pour bandeau

L'enfant, qui joue et s'y repose,
Dans sa jeune innocence croit
Que ce n'est pas pour autre chose
Qu'il fut placé dans cet endroit.

Pourtant dans ce lieu solitaire,
Sous le firmament étoilé,
Plus d'un secret, plus d'un mystère
Au gros tilleul fut dévoilé.

Quand les oiseaux sous sa feuillée
Dans les nids dorment retirés,
Vers leur famille réveillée
Montent de doux mots soupirés.

J'ai vu des vieillards sous ses branches,

Digitized by Google

Du soleil fuyant la lueur,
Essuyer de leurs têtes blanches
Le front inondé de sueur.

Plus d'un, de la verte ramée
Goûtant la fraîcheur à son tour,
Y rêve à quelque bien-aimée
Las ! aujourd'hui sur le retour.

Car dans sa mémoire il évoque
Ce que le temps n'a pu ternir,
Des tableaux riants d'une époque
Que caresse son souvenir.

Ah ! conservons dans ma commune
L'arbre et le banc qui tour à tour
Sauvent l'amant des clairs de lune
Et le passant des feux du jour.

Digitized by Google

MON FAUTEUIL

Lorsque les ans m'ont rendu moins valide
Et qu'à pas lents je m'avance au cercueil,
Quel tendre ami, chaud, discret et solide
Ouvre pour moi ses bras? — c'est mon fauteuil.

Oui, le voilà qui près du feu m'engage
A fuir un monde où surgit maint écueil :
« Viens, me dit-il ; pour éviter l'orage
« Est-il un port plus sûr que ton fauteuil? »

Combien de fois, abandonnant mes aises,
Quand des salons je franchissais le seuil,
Je regrettai, mal assis sur leurs chaises,
Le petit nid creusé dans mon fauteuil!

Digitized by Google

« Je veux vous être un appui salutaire, »
Me dit un grand qui me fait bon accueil :
Mais les deux pieds d'un puissant de la terre
Ne valent pas les quatre d'un fauteuil.

L'Académie est sans doute savante,
S'y voir admis peut flatter notre orgueil :
Mais ses fauteuils au nombre de quarante
Ont moins de prix pour moi que mon fauteuil.

S'il vient me voir un sot qui me déplaise,
Qui de ses vers me lise un long recueil,
Je ne saurais dormir sur une chaise,
Mais je le brave au sein de mon fauteuil.

Oui, j'en conviens, ma tête n'est plus forte,
Et l'électeur me voit de mauvais œil ;
Mais au Conseil lorsque nul ne me porte,
Je suis chez moi porté par mon fauteuil.

Digitized by Google

LE BOUQUINISTE

Que de tristes héros l'on chante sur la terre !
Que de sots, d'orgueilleux, de pédants, de faquins !
Alors que sur eux tous le monde eût dû se taire,
Nul n'a jamais rien dit de l'ami des bouquins.

Oh ! l'ami des bouquins ! tout ce qui tient la plume
Pour célébrer ses goûts devrait se réunir ;
De vous, de moi, d'un autre en sauvant un volume
Il peut nous faire vivre aux siècles à venir.

Sans doute en ce moment son amour nous délaisse ;
Nos livres frais éclos ne peuvent l'attirer,
Mais dès qu'ils seront vieux, poudreux, souillés de graisse,
Seul d'un triste abandon il viendra les tirer.

Digitized by Google

Poëtes, nous cherchons en vain qui nous comprenne,
L'or seul touche le siècle, et nous chantons aux sourds ;
Pour admirer nos vers il faut bien qu'on les prenne,
Et leurs légers recueils, hélas ! semblent trop lourds.

Nul ne vient les tirer de leur retraite sombre,
De les produire au jour en vain nous essayons ;
La gloire ne saurait illuminer leur ombre,
Et le libraire seul a pour nous des *rayons*.....

Rayons obscurs, sans doute, au fond de sa boutique,
Sur lesquels nous trouvons notre unique soutien.
Là nous montrons le dos à la froide pratique,
Qui nous rend la pareille en nous tournant le sien.

Mais dans un siècle ou deux, quand de la pourriture
Nos livres auront pris l'aspect et la senteur,
Quand les vers rongeront leur vieille couverture,
Auprès d'eux accourra leur fervent amateur.

Peut-être qu'égaré sur un vil étalage

Digitized by Google

Un volume de moi, confus, dépareillé,
De son air vermoulu comme de son grand âge
Verra le bouquiniste enfin émerveillé.

Aspirant son parfum, secouant sa poussière,
Un docte bibliophile, un nouveau Gaullieur*,
Pour quelques sols vaillants m'obtiendra du libraire,
Comme son plus vieux livre et non point son meilleur.

Arrachant à l'oubli mes œuvres surannées,
Genève alors peut-être en fera l'examen,
Et grâce au bouquiniste, après bien des années,
Elle répétera le nom de Petit-Senn.

Bouquiniste, aujourd'hui je te bénis d'avance
De ce qu'en ma faveur ton métier aura fait,
Et je te prouve ici qu'en cette circonstance
Ma gratitude aura précédé ton bienfait.

---

* Très-docte bibliophile suisse, mort en 1859.

Digitized by Google

LES VIEUX ANS

Alors que de longs jours notre âme est assouvie,
Qu'il n'est rien ici-bas qu'on prise, qu'on envie,
Qu'on voit en soupirant les ans s'accumuler,
Que sans aller plus loin l'on voudrait reculer,
Que tout nous alanguit, que rien ne nous réveille,
Que pour nos sens blasés il n'est plus de merveille,
Faut-il alors, fuyant tout soin, tout embarras,
S'asseoir en son fauteuil et se croiser les bras?

Faut-il de son destin abandonner la trame
A ce dégoût immense où se plonge notre âme?
Faut-il, claquemuré dans quelque triste lieu,
Au monde que l'on fuit dire un dernier adieu?

Digitized by Google

Vers les jours écoulés reportant sa mémoire,
Y chercher le bonheur, auquel on ne peut croire
Dans le présent maudit par le temps apporté,
Qui nous ravit l'espoir, la force et la santé?

Non, non, la raison dit à mon cœur solitaire
De m'approcher du ciel quand je quitte la terre.
N'est-il donc près de moi personne à consoler,
Point d'ennuis à ma voix qui pourraient s'envoler,
Point d'espoir à donner, point de maux à distraire,
D'indigents dont ma bourse aiderait la misère?
N'est-il pas des mortels plus à plaindre que moi,
Auxquels je puis porter la prière et la foi;
Qui mécontents du sort osent dans leur blasphème
Méconnaître le Dieu que j'adore moi-même?
Ne puis-je pas alors en leur tendant la main
A leur pied qui s'égare indiquer le chemin?
Riche à l'entour de moi des secours que je donne,
De cœurs reconnaissants composer ma couronne,
Et du bien que je fais faisant mon plus vrai bien
Vivre pour être utile et vieillir en chrétien?

Digitized by Google

Ne dois-je pas aussi combattre mes pensées,
Amères de rancune ou d'orgueil insensées,
Mettre un cœur repentant par la grâce touché
Entre mon dernier jour et mon dernier péché?
Avant que d'expirer chercher à mieux connaître
Le Dieu qui nous protége et qui nous donna l'être;
Relevant vers les cieux mon espoir abattu,
Par de pieux chrétiens suivre un sentier battu,
Et quand sous les douleurs mon âme est affaissée
M'attacher à la foi que les maux m'ont laissée?

Voilà, voilà la route où l'on doit s'engager
Pour rendre des vieux ans le fardeau plus léger.
Point de lâche torpeur où notre âme abattue
Subit sans l'éloigner le poison qui la tue,
Où l'égoïsme étroit, maître de notre esprit,
Dans des succès constants l'enferme, le flétrit;
Où rongé du désir de prolonger sa vie
Du chemin du salut sa piété dévie,
Et cramponné sans trêve à ce terrestre lieu
S'avance à reculons au trône de son Dieu.

Digitized by Google

Non, sachons employer nos dernières années,
Qui par l'oisiveté s'écouleraient fanées ;
A contempler la mort habituons notre œil :
Pour la foi c'est un port, pour l'impie un écueil ;
Et de Dieu, soutenu, quand notre corps succombe,
Faisons encor le bien sur les bords de la tombe.

A SON ALTESSE

LA GRANDE DUCHESSSE ANNE DE RUSSIE

De nos infortunés invisible ressource,
Cachant la main qui donne à des cœurs satisfaits,
Vous rappelez le Nil dont on cherche la source,
Et voilez comme lui celle de vos bienfaits.

Digitized by Google

ENFANCE ET PRINTEMPS

Voici la plus belle saison
Qui pour sa carte de visite
Jette au milieu du vert gazon
La fraîche et blanche marguerite.

Voici les prés touffus de mai,
Vrais bouquets dans une herbe tendre.
Oh ! comme enfant je les aimai,
Et comme je courais les prendre !

Puis tressant ces flexibles fleurs
On m'en formait une couronne,
Et le front ceint de leurs couleurs
J'étais fait roi de par ma bonne.

Je prenais des airs triomphants
Sous cet agreste et frêle emblême,

Digitized by Google

Regardant de haut les enfants
Qui n'avaient pas de diadème.

Mais ma grandeur sans lendemain
N'allait pas loin de la prairie ;
Sur la poussière du chemin
Ma couronne tombait flétrie.

Eh bien ! ces foins si parfumés
Qui jadis flattaient mon envie
Rappellent à mes sens charmés
Les plus heureux jours de ma vie,

Où tout plaisir est de saison,
Où nous tenons la joie en laisse,
Où voyant des fleurs à foison
Pour les cueillir l'enfant se baisse ;

Où devant son air ingénu
La colère tombe, s'émousse,
Où, sans les chercher, son pied nu
Trouve l'herbe fine et la mousse ;

Digitized by Google

Où son âge habile à saisir
Tout le bonheur qui l'environne
N'a pour guide que son désir,
Et pour son régent qu'une bonne;

Où sans cesse prompte à jouer,
Sa riante humeur sans contrôle
Ne vient point encore échouer
Sur les tristes bancs de l'école;

Où mai lui montre à l'avenir
Les fruits qui se forment, jaunissent,
Où les beaux jours qui vont venir
Consolent de ceux qui finissent.

Ah! quand je vois le vert gazon
Parsemé de points bleus et roses,
Je rêve à ma belle saison,
A qui souriaient tant de choses.

Digitized by Google

DOLÉANCES SÉNILES

Les biens dont ici-bas le ciel me fut prodigue,
En maux je les vois se changer ;
Ce qui me délassait, aujourd'hui me fatigue ;
Pour moi tout plaisir est danger.

La promenade aux champs qui m'était une fête
Inonde mon front de sueur ;
Les rayons du soleil brûlent ma pauvre tête,
Mes yeux souffrent de sa lueur.

Digitized by Google

A la splendeur des nuits si mon âme sensible
Veut contempler le firmament,
Je réveille à l'air frais un rhumatisme horrible
Endormi momentanément.

Même au milieu du jour, sous un ciel magnifique,
A l'ombre je crains de m'asseoir;
Tout m'enrhume, me crispe, et pour ma sciatique
Je tremble du matin au soir.

La brise du printemps, dont l'haleine embaumée
Pour moi fut d'un attrait si doux,
Irrite en la frappant ma poitrine enflammée,
Et m'apporte un accès de toux.

Alors que pour jouir d'un spectacle sublime
Le Salève est par moi gravi,
Malgré tout ce qu'on voit de son auguste cime,
J'y suis plus rendu que ravi.

Ces fleuves, ces vallons que les Alpes couronnent,
Qui jadis savaient m'émouvoir,

Digitized by Google

De leurs mêmes aspects, là, toujours m'environnent,
Mais mon œil ne peut plus les voir.

Quand l'arôme des fleurs autour de moi s'épanche,
Ce parfum pur et délicat,
Qui s'élève des prés ou tombe d'une branche,
Flatte à peine mon odorat.

Le chant du rossignol auprès de mon asile
S'exhale doux, harmonieux;
Mais je ne puis l'entendre, et sur vingt sons qu'il file
Il m'en vient à peine un ou deux.

Au milieu des forêts je me sens mal à l'aise,
Leur ombrage me convient peu;
Hélas! en fait de bois le seul bois qui me plaise
Est celui que brûle mon feu.

Subissons le destin que l'Eternel m'inflige,
Sans me plaindre et sans murmurer;
Il réjouit aux cieux les mortels qu'il afflige;
Il chérit ceux qu'il fait pleurer.

Digitized by Google

Je te rends grâce, ô Dieu ! ta bonté me détache
Des biens dont tu me fis jouir,
Et de cette prison où je n'ai plus d'attache
Sans rien briser je vais m'enfuir.

SUR UN RIMEUR VANTARD

Qui vous écoute bâille, et qui vous lit s'endort ;
Si l'on vous croit pourtant vous êtes un Orphée,
Mais, morbleu ! pourquoi donc ne pas dire Morphée ?
Une lettre de plus, et nous voilà d'accord.

Digitized by Google

LE MASSACRE DES INNOCENTS

Alors que ma vieillesse au repos se consacre,
Et que la paix des champs couronne mon séjour,
Je frémis de songer que je fais un massacre
D'êtres inoffensifs une ou deux fois par jour.

J'aime les prés, les bois; en leur sein tout m'attire;
Mais je ne suis point seul épris de leurs appas;
Un peuple intéressant sous leur gazon respire,
Et j'y tranche une vie à chacun de mes pas.

L'escargot réveillé par l'aube et la rosée,
Rampant sur la pelouse au bord d'un frais sentier,

Digitized by Google

Sous mon pied se rencontre, et sa maison brisée
Expose à mes regards son cadavre en entier.

Puis c'est une fourmi que j'écrase au passage,
Lorsqu'aux feux de l'été travaillant pour l'hiver
Elle traînait chez elle acharnée à l'ouvrage
Le corps d'un moucheron ou les débris d'un ver.

Quelle scène d'horreurs sous mes pas se déroule!
Chenilles et grillons gîsent sur mon chemin;
Ces insectes nombreux qu'étourdiment je foule
Font de ma promenade un plaisir inhumain.

Aujourd'hui je consacre un hymne funéraire
A ces défunts obscurs couchés sur le terroir.
O vous tous qui sous moi mordîtes la poussière,
Si je vous assommai, ce fut sans le vouloir.

HYMNE EXPIATOIRE

Victimes mâles ou femelles
De mes écrasantes semelles,
Que nul ne plaigne votre sort.

Digitized by Google

Il fut plutôt digne d'envie,
Car vous avez perdu la vie
Sans avoir vu venir la mort.

Puis vous aviez en perspective
L'hiver, cette saison plaintive,
Qui planait sur votre avenir ;
Et contre la chance si dure
De périr de faim, de froidure,
Mon pied a su vous prémunir.

Ce n'est point sur la grande route
(Ma promenade la redoute)
Que vous mourûtes sans douleurs ;
Non, ce fut dans des prés superbes,
Sur la pelouse, au sein des herbes,
Et vous dormez parmi les fleurs.

Pardonnez donc, charmantes bêtes,
Si j'ai fait subir à vos têtes
Le choc meurtrier de mes pas.

Digitized by Google

Emu de ce trop long carnage,
Je vous promets, sur mon passage
De ne plus semer le trépas.

Si j'aperçois, je vous le jure,
Sur le terrain ou la verdure
Chenilles, vers, fourmis, grillons,
Mon pied, secondant mon envie,
Fera pour respecter leur vie
Ses pas ou plus courts ou plus longs.

Digitized by Google

LE BERCEAU ET LA TOMBE

LE BERCEAU

Je suis la légère nacelle
Confiée au fleuve du temps,
Sur l'onde emportant avec elle
De l'homme les destins flottants ;
Je suis comme un nid de colombe
Que peuplent l'hymen et l'amour,
Où le regard maternel tombe
Avant les premiers feux du jour.

Digitized by Google

LA TOMBE

Moi, je suis le suprême asile
Devant les pas toujours béant,
Pour le chrétien un port tranquille,
Pour l'incrédule le néant.
J'engloutis la peine et la joie,
Des grandeurs j'étouffe le bruit ;
Dans ma sombre et muette voie
L'homme entre seul, rien ne le suit.

LE BERCEAU

Ecrin doux au cœur d'une mère,
Je contiens ses plus vrais trésors,
Je berce la plainte éphémère
De son premier né que j'endors ;
Et dans la sereine atmosphère
Où repose un candide enfant,
De tout le mal qu'il pourrait faire
L'homme est bien vite triomphant.

Digitized by Google

LA TOMBE

Souvent je t'ai ravi cet ange
Que l'innocence en vain défend;
Ceint de la blancheur de son lange
Il vient à moi, le jeune enfant.
Je suis la route à l'âme ouverte
Pour fuir et s'envoler ailleurs
A la céleste découverte
D'un monde et d'un destin meilleurs.

LE BERCEAU

Je suis le seuil de l'existence,
Du voyageur le premier pas.

LA TOMBE

Moi, je limite la distance
Du pèlerinage ici-bas.

LE BERCEAU

Sur le Nil je sauvai Moïse.

Digitized by Google

LA TOMBE

Je l'ai dans l'ombre enseveli.

LE BERCEAU

Je mène à la terre promise.

LA TOMBE

Je mène à la terre d'oubli.

Digitized by Google

LE LITTÉRATEUR ROCOCO

Connaissez-vous, lecteurs, le mot de *rococo ?*
Pour vous le définir je m'en suis fait l'écho ;
Rococo ! c'est un mot avec lequel on nomme
Dans la littérature un abominable homme,
Un professeur fossile, encadré dans l'ennui,
Car de nos vieux auteurs nul n'est fou comme lui ;
Admirateur fervent de Boileau, de Racine,
Qui devant le grand siècle en esclave s'incline ;
Un cuistre, une laitue, un concombre, un crétin,
Baragouinant du grec et crachant du latin ;
Un pédant qui préfère en sa classique estime
La richesse du sens à celle de la rime ;
Qui parquant tous ses vers dans leur isolement
Proscrit de l'un à l'autre un leste enjambement ;
Un monstre qui nous cite et nous vante Aristote
Au lieu de l'écraser sous son talon de botte ;
Qui n'est point partisan du genre *noir Congo,*
Et d'être rocailleux ose blâmer Hugo ;

Digitized by Google

Un critique obstiné de Monsieur Baudelaire,
Qui trouve aux « fleurs du mal » un parfum délétère,
Qui prône Dalayrac, et se sauve étourdi
Au vacarme des cors que fait sonner Verdi ;
Qui croit que sans Rachel on peut sur notre scène
Admirer les auteurs qu'inspira Melpomène ;
Qui fuit le mélodrame et chérit faiblement
Les pièces à féerie et tout leur « tremblement ».

C'est un vieil encroûté qui se plaît dans sa crasse,
Raffolant de l'Olympe et grimpant le Parnasse,
Aux débuts d'Hernani qui fut presque tué
Comme n'en étant point assez infatué ;
Un drôle, alors qu'il lit, qui voudrait tout entendre,
Qui ne saurait louer ce qu'il ne peut comprendre,
Et qui, du naturel se faisant une loi,
N'applaudit qu'à l'esprit franc et de bon aloi.

Il entend sans frémir les haros frénétiques
Que lancent sur son front les auteurs romantiques,
Quand sur leurs almanachs prétendant le régler
Pour mieux le convertir ils voudraient l'étrangler.

Digitized by Google

Il répond bravement à toutes leurs sornettes :
« Aux sons assourdissants de vos rauques trompettes,
« Dussé-je avoir le sort des murs de Jéricho,
« Je croulerai comme eux, mais toujours... rococo ! [1] »

[1] Ayant dédié et envoyé cette poésie à M. VIENNET, doyen des membres de l'Académie française, je reçus de l'aimable vieillard la lettre suivante :

Monsieur,

On fait très-bien les vers français à Genève, et vous m'envoyez un échantillon qui vous fait honneur ; l'ombre de Voltaire a soufflé par-là ; mais je suis dans un pays où l'on se souvient à peine qu'il a produit autrefois des Racine et des Boileau. Il y a trois ou quatre cents poëtes qui parlent un jargon tout différent de cette belle langue qu'on parlait sous Louis XIV : ils font des quatrains qu'ils enfilent les uns aux autres sans suite et sans intérêt ; Delille a fait la peinture physique de la nature morte, nos hommes du jour en font la peinture morale. Les montagnes sentent, les arbres parlent, le cœur humain n'est nulle part, et on nous donne cent volumes par an dans ce goût-là. Ne vous laissez pas prendre à cette manie, soyez *rococo*, faites des vers *rococo*, et si le cœur vous manque, allez vous promener à Ferney, entrez dans le cabinet du *grand poëte*, flairez, humez, aspirez et laissez coasser les grenouilles de votre lac. Bon courage, Monsieur, et recevez mes remercîments et l'assurance de ma sympathie.

Paris, 30 *août* 1862.

VIENNET.

Digitized by Google

L'ATHÉE

Voir p 405
de l'Album Guerson où 1854 la pièce en prose
coté B 1601
Bib. Cantn.

Un prince moscovite, assiégé par le doute,
De sa pieuse enfance avait quitté la route;
Sa foi s'était perdue au sein des esprits forts,
Bien que pour la garder il eût fait des efforts.
Mais il craignait surtout les traits du ridicule;
Devant lui, trop souvent l'homme faible recule.
Son âme était tombée en ce gouffre béant
Ouvert devant l'athée, et qu'il nomme « néant. »
Là des maux d'ici-bas nul penser ne console,
Mer, où rien ne nous guide, étoile ni boussole,

Digitized by Google

Où l'on vogue au hasard sans rivage et sans port,
En butte à tous les vents, à la merci du sort.

Cet état douloureux déchirait sa pensée,
De ne plus croire à rien elle s'était lassée,
Il cherchait pour répondre à son doute moqueur,
Pour repeupler d'espoirs le désert de son cœur
Un de ces hauts chrétiens, fanal de chaque époque,
Accordant sa lumière au faible qui l'invoque,
Qui rayonnant au loin d'une vaste clarté
Ramène au port celui qui s'en est écarté.

On touchait à l'époque où Newton, ce génie,
Des lois de l'univers découvrait l'harmonie,
Où son œil d'aigle allait dans les cieux étoilés
Conquérir des secrets au vulgaire voilés,
Où du grand astronome, en tous lieux proclamée,
Le monde applaudissait l'immense renommée.

« Quand mon âme à tâtons s'égare en son chemin,
« Newton peut la guider et lui tendre la main, »

Digitized by Google

Se dit le Moscovite, « et ce fils d'Angleterre
« De ce qu'il lit au ciel doit instruire la terre.
«Je cours le consulter, ses clartés me luiront;
« Les ténèbres du doute à sa voix s'enfuiront.»

Il partit aussitôt, allant chercher à Londre
Cet oracle inspiré qui devait lui répondre.

A peine il eut touché les rives d'Albion,
Que le cœur palpitant, tremblant d'émotion,
A l'hôtel du grand homme il arrivait sur l'heure;
Mais, ô malheur! Newton, bien que dans sa demeure,
Craignant dans ses calculs de se voir déranger,
Ne pouvait de longtemps recevoir l'étranger.

Ce retard désolait le fougueux Moscovite
Accouru pour le voir de si loin et si vite.

« Ah ! ne pourrais-je au moins, dit-il à son valet,
» Par un trou de serrure, au travers d'un volet,
» Contempler votre maître, entrevoir sa figure?

Digitized by Google

» Votre bonté sera payée avec usure ;
» Tenez, voici de l'or ; » et le valet séduit,
De son maître à ces mots désignant le réduit :
« Voyez-le, lui dit-il, par sa porte vitrée. »

. . . . . .

Levant les yeux, les mains, vers la voûte éthérée
Newton, le grand Newton, à genoux priait Dieu.

« De tout raisonnement cet aspect me tient lieu, »
Dit le Russe, et sa foi resplendit enflammée,
Par cet exemple auguste à jamais rallumée.

Digitized by Google

DIMANCHE

Dimanche comble les désirs
De l'immense famille humaine,
Car avec lui repos, plaisirs,
Viennent couronner la semaine.

Au gamin, dès le samedi
Rêvant espiéglerie et ruse,
Il crie : Allons, sus, étourdi;
Voici le jour où l'on s'amuse.

Digitized by Google

Entrant chez Lisette, il lui dit :
L'aurore a blanchi ta mansarde,
Mets vite ton plus bel habit,
Aujourd'hui l'amour est de garde.

A l'oisif il dit en bâillant :
De la fainéantise, apôtre,
Pour toi je n'ai rien de saillant,
Je suis un jour tout comme un autre.

Mais il sourit au travailleur,
Lui glissant ces mots à l'oreille :
Je viens couronner ton labeur ;
Je suis Dimanche, on boit bouteille.

Au malade il dit : Tu vas voir
L'amitié visitant ta couche,
Dans ton cœur mettant de l'espoir
Et le sourire sur ta bouche.

Le pédagogue délié,

Digitized by Google

Envoyant son école paître,
N'est plus maître de l'écolier,
Mais plus heureux d'être son maître.

Dimanche rend sensible, humain;
Du mendiant c'est la ressource,
Ce jour-là, s'il nous tend la main,
Le cœur plus vite ouvre la bourse.

Tout le monde sort ce jour-là.
Dans les bois, aux monts, dans la plaine,
Chacun fait un tour, un gala,
Chacun marche, court ou se traîne.

Le bourgeois même estropié
Quitte son humeur casanière :
Dimanche est un vrai coup de pied
Donné dans chaque fourmilière.

Ce jour, pour tous est le portail
Ouvert sur la bruyante voie,

Digitized by Google

Où tournant le dos au travail
Nous donnons le bras à la joie.

Dimanche m'a dit: Sois dispos
A servir le Dieu de la terre;
De ton corps il veut le repos,
De ton âme il veut la prière.

Digitized by Google

A LA MÉMOIRE D'AIMÉ T.....

Le cœur le plus glacé, par le temps endormi,
Se réveille en sursaut s'il perd un vieil ami,
Quand du monde avec nous il fit l'apprentissage,
S'il partageait nos goûts, s'il était de notre âge,
Si toujours côte à côte et nous donnant la main,
Avec nous de la vie il suivait le chemin.

Hélas! j'en avais un de ces amis si rares,
Dont, pour nous, les destins se montrent trop avares,
Et voilà qu'il est mort, voilà qu'auprès de lui
Je n'irai plus porter ma joie ou mon ennui.
Dieu le mit près de moi pour me rendre plus sage :
Sa franchise éclairait les pas de mon voyage ;

Digitized by Google

C'était comme un flambeau placé sur chaque écueil,
Et de ce phare éteint ma sagesse est en deuil.

Il portait avec lui mon existence entière ;
De mes moindres succès sa tendresse était fière ;
Si de ma bonne mère il venait à parler,
Souvent avec les miens je vis ses pleurs couler.
Comment ne pas chérir cet ami de la femme
A laquelle je dois le meilleur de mon âme ;
Qui versa dans mon sein ce qu'il avait de pur,
Et fit sur mon printemps planer un ciel d'azur !

Au fond de sa mémoire, en causant explorée,
Je trouvais de mes jours quelque phase ignorée,
Quelques événements ou tristes ou joyeux,
Et dans l'obscur passé je lisais par ses yeux ;
Nous remettions en scène une foule chérie,
De nos premiers ébats première galerie.
En lui je retrouvais tous mes parents perdus,
Tous nos amis communs, au tombeau descendus ;
Nous en parlions ensemble et les faisions revivre,

Digitized by Google

Et dans ces entretiens où l'amitié se livre,
Nous citions leurs talents, leur esprit, leur bonté,
En ne les voyant plus que sous leur beau côté.

Il me disait souvent, tant son âme était bonne :
« Les plaisirs les plus vrais sont les plaisirs qu'on donne. »
Ah ! comme à son baptême on l'avait bien nommé,
Quant sur son front béni tomba ce mot : « Aimé » !
Oui, lorsqu'il manque au pauvre ainsi qu'à sa patrie,
Lorsque par son trépas notre âme est attendrie,
Tous ceux qui l'ont connu, qu'il ne blessa jamais,
En soupirant tout bas répètent : « Je l'aimais. »

Digitized by Google

BOUTADE CONTRE LES ALBUMS

Quand je suppute dans ma tête
Les albums où je mis des vers,
Honteux du nombre...., je m'arrête ;
Puis je me dis : Par quel travers,
Voit-on les auteurs à la ronde
Semant leur prose et leur huitains
Célébrer la brune et la blonde,
Les cheveux gris, roux et châtains,
Les gens d'esprit et les crétins,
Et, de leur muse vagabonde,
Envoyer partout dans le monde
Les nomades alexandrins ?

Digitized by Google

Je ne conçois point qu'on vénère
Autant de héros à la fois
Sans discernement et sans choix ;
Qu'on puisse avec la circulaire
Des banales civilités
Prodiguer à tous pour leur plaire
Tant de grâce et de qualités.

En retour de nos courtoisies
Pour satisfaire aux fantaisies
De trop de gens d'albums dotés,
Ils couronnent nos poésies
De leurs suffrages frelatés,
De leurs colossales louanges,
Qu'ils nous prodiquent en échange
Des mille et mille attributs d'ange
Que nos sonnets leur ont prêtés.

Quand pour leurs essais littéraires
Quelques imberbes rimailleurs
Ne rencontrent point de libraires,

Digitized by Google

Dans les albums plutôt qu'ailleurs
A leur verve donnant carrière,
Sur quelque page hospitalière
Ils placent leurs vers les meilleurs.
Et je comprends qu'il leur sourie,
Ce moyen qui n'est point mauvais
De remplacer l'imprimerie
Sans courir des chances de frais;
Car de tout temps l'économie
Ici fut la déesse amie
Dont on adora les attraits.
Aussi voit-on, c'est la coutume,
Dans l'album où nous rimaillons,
Pour un poëte en beau costume
Cent poëteraux en haillons,
Qui lorsque leur verve s'allume
N'osant la produire en volume
L'égrènent en échantillons.

L'album devient le cénotaphe
De la grammaire et de ses lois,

Digitized by Google

Là, mon amour-propre aux abois
A vu s'encanailler parfois
Ma signature et son paraphe
En contact avec le bourgeois
Qui malmenait en vers grivois
La prosodie et l'orthographe.

Hélas ! dans ces albums chéris,
Alors qu'on entasse à tout prix
Des talents de toute nature
Dont l'on se prétend fort épris,
Poëtes, soyez peu surpris
Qu'on ne nous aime qu'en peinture,
Et qu'on prise notre écriture
Mille fois plus que nos écrits.

Digitized by Google

A M. FRANÇOIS BARTHOLONY

On n'a pas toujours vu l'inconstante fortune
Les yeux ceints d'un bandeau parsemer ses trésors
Lorsque de ses amants dont l'ardeur l'importune
Elle couronne les efforts.

Non, l'on dirait parfois que la justice même
Pour départir ses dons vient diriger sa main,
Et qu'elle récompense un noble cœur qu'elle aime,
Qu'elle rencontre en son chemin.

Heureux Bartholony ! sa main qui te caresse
Rend à l'entour de toi les pauvres satisfaits ;
Car malgré ses faveurs nous te voyons sans cesse
Moins riche d'or que de bienfaits.

Digitized by Google

Comme prôneur des grands jamais je ne m'affiche,
La louange est un art de ma muse ignoré;
Mais toi, grand citoyen, tu seras le seul riche
Que mes vers auront célébré.

Au sommet de sa roue où te mit la déesse,
Voyant l'infortuné qui cherche à le gravir,
Tu mets tout ton savoir à guider sa faiblesse,
Tout ton bonheur à le servir.

Je ne te connais point, mais je connais ton âme;
Aussi, combien de fois, ne pouvant secourir
Les êtres malheureux que ta pitié réclame,
Vers toi je les fis accourir.

Tu te souviens que jeune il te fallut combattre
Mille obstacles divers réunis contre toi,
Et tu dis à celui que le sort semble abattre :
« Allons, courage, imite moi. »

Et si l'infortuné n'a que toi pour ressource

Digitized by Google

Tu mets un peu d'azur à son ciel triste et noir,
Car tu lui fais trouver un appui dans ta bourse,
Et dans ta parole un espoir.

Généreux protecteur des arts, de l'harmonie,
Tu voulus qu'à leur culte un beau temple s'ouvrît,
Digne de ton pays, digne de leur génie,
Et ta bonté le leur offrit.

De gares, de wagons nos cités étaient veuves;
Mais à ta voix bientôt on les vit s'entourant
De ces chemins fougueux qui pareils à des fleuves
Emportent tout sur leur courant.

Accrois donc ses trésors pour doter l'indigence!
Seconde-le, Seigneur, sois propice à ses vœux;
Que ta justice accorde à sa noble existence
Autant de jours qu'il fit d'heureux!

Digitized by Google

MON PREMIER CHEVEU BLANC

Au miroir que vois-je? est-ce un rêve
Ou la triste réalité?
Sur mon front domine et s'élève
Un cheveu blanc manquant de sève
Dont mes quarante ans m'ont doté.

De la vieillesse qui s'avance
Voici le pâle messager;
C'est l'estafette qui devance
Les maux qui doivent m'assiéger;
C'est un Mentor qui vient me rendre
Plus sage que je ne le veux,
Qui me crie: Etouffe tes vœux
Auprès d'un sexe aimable et tendre.

Digitized by Google

Laisse l'amour à tes neveux,
Car déjà la mort pour te prendre
Etend sa main sur tes cheveux.

Voilà ma jeunesse fanée :
Ce signe de caducité
Doit avoir au bout de l'année
Plus d'un Sosie à son côté.
Ma pauvre tête couronnée
D'un triste reflet argenté
Désormais sera condamnée
A ne rêver qu'austérité.
Plus d'entrain, de jeux, de folie ;
Mes lèvres vont toucher la lie
De la coupe de la gaîté.

Voyons si de cette infortune
Quelque douceur peut résulter :
Un auteur, n'en fît-il aucune,
Mieux qu'un autre en sait inventer ;
Quand la vérité l'importune
Par la fable il peut l'écarter.

Digitized by Google

Soyez sans peur, jeune fillette,
Je ne suis plus qu'un vieux garçon ;
Voyez, le temps sur mon front jette
Le sceau de l'arrière-saison.
Lorsque je vous flatte et vous loue,
Ne craignez plus un tendre aveu ;
Je ne dis rien que désavoue
Un Caton rigide et sans feu ;
A la raison je me dévoue,
Voyez plutôt mon blanc cheveu.

Je suis sans danger pour vos femmes,
Point de terreurs, maris jaloux ;
Je ne puis éteindre les flammes
Dont vos moitiés brûlent pour vous.
Aux soupçons d'impudiques trames
Je ne saurais prêter le flanc.
Ne craignez rien, mes bonnes âmes,
Voyez plutôt mon cheveu blanc.

Aux jeux d'une muse folâtre

Digitized by Google

Lorsque je voudrais assister,
Par les amateurs du théâtre
Je vais me faire respecter.
A la place la plus mauvaise
Ils n'oseraient me reléguer,
Auprès d'eux je puis me targuer
Des préceptes de la Genèse,
Et dire : Ne vous en déplaise,
Je veux, Messieurs, le meilleur banc,
Le cordon où l'on voit à l'aise ;
Car j'ai des droits au premier rang,
Au fauteuil plutôt qu'à la chaise,
Voyez, voyez mon cheveu blanc.

Et si, même à la comédie,
Chacun se dérange pour moi,
Quelle personne assez hardie
A l'église resterait coi ?
Souffrirait-on que je mendie
Ma place au temple de la foi,
Où mon cheveu dit : « Lève-toi, »
A notre jeunesse étourdie ?

Digitized by Google

Que de temps pour solliciter
Quelque crédit dans le commerce !
Afin de ne rien nous prêter
De mille raisons l'on nous berce ;
Ces banquiers nous font-ils pester !
Moi, grâce à mon cheveu qui perce,
Qu'à leurs yeux j'irai présenter,
Ils m'estimeront plus solide,
Plus prudent, plus sage, plus sûr ;
L'estampille de l'âge mûr
Pour me juger sera leur guide ;
J'éviterai sous cette égide
Leur refus bien sec et bien dur.
Oui, leur or garnira ma bourse
Si mon crédit va chancelant,
Et pour ma dernière ressource
J'aurai mon premier cheveu blanc.

Eh bien ! serai-je donc à plaindre ?
O mon cheveu blanc, soit béni,
Je puis t'arracher ou te peindre,

Digitized by Google

Mais le charme serait fini.
Non, je te garde, et je dois craindre
De te voir tomber ou terni.
Car ce bonheur qu'on vient de lire,
Il est fragile, il tient à peu ;
Hélas ! je frémis de le dire,
Il ne dépend que d'un cheveu.

Digitized by Google

MA MORT ANTICIPÉE

Depuis qu'au fond d'un ermitage
Le destin m'a claquemuré,
A la ville comme au village
On me croit dûment enterré ;
Le monde avec bonté m'y juge,
Certain que j'ai fini mon sort ;
Pour moi la tombe est un refuge.
Il est doux de passer pour mort.

Chacun entonne ma louange ;
Même à me prôner trop enclin
On prétend que je fus un ange
Toujours bon, quoique un peu malin.

Digitized by Google

Ma mort feinte est une lessive
Qui me blanchit du moindre tort ;
Pourquoi faut-il que j'y survive !
Il m'est doux de passer pour mort.

Un journal que ma fin désarme
De moi, dans ses pages, écrit :
« Petit-Senn avait quelque charme,
« Du naturel et de l'esprit. »
Il me loue ! ! O ciel, quel prodige !
Ah ! de vivre j'aurais bien tort,
Ne ressuscitons pas, me dis-je ;
Il m'est doux de passer pour mort.

« Avec nous il était naguère, »
Dit un radical attendri ;
« Si plus tard il nous fit la guerre,
« Par l'âge il était amoindri.
« Au chemin du progrès sans doute
« Pour lui, nous allions un peu fort ;
« Mais il nous a montré la route... »
Il est doux de passer pour mort.

Digitized by Google

On fait grâce à ma poésie ;
De ma prose on dit quelque bien,
Et, de remords l'âme saisie,
Des banquiers vont chez Jullien [1].
Là, de mes œuvres qu'ils demandent
Ils donnent le prix sans effort !
Mes vers à Genève se vendent ! ! ! !
Il est doux de passer pour mort.

A rester mort tout me convie
Sans détromper ces bonnes gens.
En leur disant : Je suis en vie,
Je les rendrais moins indulgents.
A mon trépas laissons les croire,
Sans repasser le sombre bord ;
Ne vivons que dans leur mémoire ;
Il est doux de passer pour mort.

---

[1] Mes libraires.

Digitized by Google

L'OSTRACISME LITTÉRAIRE

Vieil auteur genevois, j'aime à trouver en France
A ma prose et mes vers un fraternel accueil ;
Ils craignent de paraître aux lieux de mon enfance,
Où ma longue carrière est pour eux un écueil.

Car unie au talent la vieillesse caduque
Offre un accouplement dont l'œil est étonné ;
On ne peut se résoudre à coiffer la perruque
Des lauriers dont jadis le front fut couronné.

Digitized by Google

Puis voilà bien longtemps que d'un essor timide
Dans l'arène lyrique on m'a vu me lancer;
Je dois me souvenir du destin d'Aristide;
De m'appeler poëte on a pu se lasser.

Lorsque jusqu'à Paris, depuis quinze ans à peine,
Inconnu jusqu'alors, mon nom prit son élan,
On croit à mon aurore aux rives de la Seine,
Quand on voit mon déclin sur les bords du Léman.

C'est qu'il faut mourir vite alors qu'on est poëte,
Des fleurs de son printemps ombrager son tombeau;
C'est que le sombre hiver qui blanchit notre tête
De notre jeune gloire obscurcit le flambeau.

Malfilâtre et Chénier, Gilbert et Millevoye
Des ombres de l'oubli ne furent point couverts:
A la postérité, leur frayant une voie,
Leur mort prématurée a fait vivre leurs vers.

Sachons donc supporter, vieux auteurs, mes confrères,

Digitized by Google

L'ostracisme envieux qui cherche à nous bannir;
Bien plus que nos défauts nos ans nous sont contraires,
Et de vivre un peu trop l'on voudrait nous punir.

Heureux si nous avons de vieux amis d'enfance
Qui, témoins du succès de nos premiers travaux,
De nos fils nouveaux-nés embrassant la défense
Abritent leur essor sous d'indulgents bravos.

Digitized by Google

STANCES A MES JEUNES SUCCESSEURS

Quand sous le poids des ans le poëte a fléchi,
Que sa verve s'éteint, que son talent décline,
Qu'il sorte de l'arène, et que son front blanchi
Sous cet arrêt du goût avec respect s'incline.

Autour de moi tout passe ou bien tout a changé ;
Mes pas sont alourdis, ma force m'abandonne ;
Il faut à mon public demander mon congé
Si je ne veux qu'enfin mon public me le donne.

Oui, le cœur attendri je viens lui dire adieu,
Reconnaître le prix de sa longue indulgence ;
Le vouloir, du talent n'a jamais tenu lieu ;
Je dois de mon esprit lui voiler l'indigence.

Digitized by Google

La vieillesse et les maux sont deux fardeaux bien lourds;
Mais pour les alléger j'avais la poésie;
Au fiel qui remplissait la coupe de mes jours
Elle ôte en s'envolant sa goutte d'ambroisie.

Il faut subir des lois à qui tout est soumis,
S'éloigner de la lice et renoncer à plaire;
Il faut que j'abandonne à mes jeunes amis
Les bravos indulgents qui furent mon salaire.

Eh bien! remplacez-moi, mes gentils écoliers,
Vous que je vis grandir, dont j'excitai la verve,
Qui dans nos entretiens si vifs, si familiers,
Rallumiez la gaîté que par vous je conserve.

Héritez des faveurs que j'obtins autrefois;
Venez sous vos lauriers reverdir votre maître;
Vos succès me seront doux et chers à la fois,
Car quelques-uns de vous me les devront peut-être.

Que de vos premiers pas je sois encor témoin;

Digitized by Google

Que de vos beaux débuts mon déclin s'environne ;
Marchez dans ma carrière, allez-y bien plus loin,
Puis venez à mes yeux offrir votre couronne.

Aussi fier j'en serai sans doute et plus charmé
Qu'alors que sur mon front elle serait posée,
Et pour mon front brûlant, de travail consumé,
Elle sera, du ciel, une fraîche rosée.

Imitez de mes vers le côté le meilleur,
Car pour l'âme pieuse ils n'ont point de scandale ;
Aucun d'eux ne blessa d'un mot leste ou railleur
La foi religieuse et la sainte morale.

Usez dans ces tournois, d'où je sors aujourd'hui,
Non de méchanceté, mais d'un peu de malice ;
Puis un jour, comme moi, vieux devenez l'appui
De ceux qui comme vous entreront dans la lice.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

Avant-propos de l'auteur v
Préface ix
Reflets de jeunesse 1
Vieillir 5
Epitaphe d'une jeune Femme 8
Mon Tiroir 9
Mes vieux Meubles 13
Epigramme sur un Géomètre 16
L'Oie, apologue 17
Epigramme sur un Journaliste-peintre 19
La Prière dans les ténèbres 20
La Fleur sans nom 22
Epigramme 24
La Marguerite de Mars 25
A un Rationaliste 26

Digitized by Google

Le Vieillard à l'Hirondelle 30
L'Hirondelle au Vieillard 33
Songe, Mensonge 36
Boutade contre l'Automne 39
Le Livre 42
Mercure 45
Le Vieillard à plaindre 50
La Foi de l'Enfant 54
La Foi du Vieillard 57
LE MONDE. La Terre 60
» » Le Soleil 64
» » La Lune 68
» » Le Ciel 72
Souvenir d'une Mère 75
Epitre à mes jambes 78
Le Diable ermite 81
Epigramme sur un Barbier rimailleur 84
Le Bonnet de nuit 85
Les Hirondelles et les Ecoliers 89
Les deux Nuits 91
La Perce-neige 95
Les Noms de baptême 96
Un Portrait à refaire 98
Les Journaux 101
Mes Camarades d'enfance 104
Epigramme sur un gros orgueilleux 108
Chaleur et Mouches 109
Actions de grâces d'un Flaneur 113
Aube et Déclin 116
Vieux à Vieille 120

Digitized by Google

Vers écrits sur l'Album d'une jeune femme 122
A Marguerite, enfant de trois ans 123
Visite au Toit paternel 126
Le vieux Banc. 129
Mon Fauteuil 132
Le Bouquiniste 134
Les Vieux ans 137
A son Altesse la Grande Duchesse Anne de Russie . . . 140
Enfance et Printemps 141
Doléances séniles 144
Sur un Rimeur vantard 147
Le Massacre des Innocents 148
Le Berceau et la Tombe. 152
Le Littérateur rococo 156
L'Athée 159
Dimanche 163
A la mémoire d'Aimé T. 167
Boutade contre les Albums 170
A M. François Bartholony. 174
Mon premier Cheveu blanc 177
Ma Mort anticipée 183
L'Ostracisme littéraire 186
Stances à mes jeunes Successeurs 189

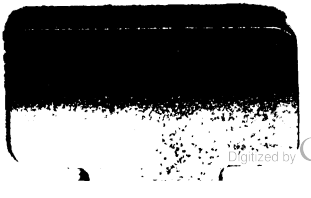
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CH. MAULAZ
RELIEUR
LAUSAN



Digitized by Google